**Orlénia**

**Tome IMathieu Hernandez**

**Orlénia**

**Tome I**

***Roman***



© Lys Bleu Éditions – Mathieu Hernandez

ISBN : 979-10-422-2273-4

Le code de la propriété intellectuelle n’autorisant aux termes des paragraphes 2 et 3 de l’article L.122- 5, d’une part, que les copies ou reproductions strictement réservées à l’usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective et, d’autre part, sous réserve du nom de l’auteur et de la source, que les analyses et les courtes citations justifiées par le caractère critique, polémique, pédagogique, scientifique ou d’information, toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle, faite sans le consentement de l’auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause, est illicite (article L.122- 4). Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les articles L.335- 2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

## Lexique

## Ou la phonétique des noms

Ce lexique ou, plutôt, cette phonétique des noms est un outil afin de faciliter la prononciation de certains mots de l’histoire.

Voici la liste des mots et des noms avec la bonne prononciation (entre parenthèses) :

Emeraude Clarksen (Èmerode Clarkssène)

Reno Clarksen (Reuno Clarkssène)

Shraÿks (Shrahïxsse)

Kerstark (Kèrstarque)

Giro Lombartémis (Jiro Lonbartémisse)

Lœffy Reïta (Loeuffi Rèyta)

Spykie Skwayer (Spyki Skouaïeur)

Nashdan-Léciello (Nachdane-Léciélo)

Alaÿos (Alaïosse)

Hellard (Élarde)

Le mont Kornill (Le mon Kornile)

Valléras (Valérasse)

Valgunja (Valgunnja)

Sallänia (Salènia)

Greymor Zablinski (Greimor Zablinnski)

Daréïos Darinski (Daréïosse Darinnski)

Doramís (Doramisse)

Richard Weston (Richar Wèstone)

Les feux d’Akéruy (Lé feu d’Akérui)

Brunja Koshin (Breunja Kochine)

Gwadmeskan (Gouadmèsskane)

Ismalís (Ismalisse)

Tortürga (Tortourga)

Holdwig (Oldouigue)

Artaban (Artabane)

On dit un Lombar et des Lombars, comme on dit un singe et des singes (par exemple).

Même chose pour un Gwadmeskan, et des Gwadmeskans. Ou, un Gwadmé et des Gwadmés…

On dit aussi un Shraÿks et des Shraÿks. Au singulier ou au pluriel, on prononce le « s ». Comme s’il y avait un « x ». Même chose pour un Farasiaks et des Farasiaks, ou un Naïbaks et des Naïbaks…

Aussi, il faut ajouter que tous ceux qui sont gradés à Orlénia ont automatiquement une majuscule à leur grade (comme Seigneur, Chef, Commandant, Lieutenant, ou Capitaine).

## Préface

*J’ai bien conscience, moi Mathieu Hernandez, l’auteur de ce nouveau et étrange monde qui regorge de tant de mystères à découvrir et à explorer, qu’écrire un récit n’est pas à prendre à la légère. Sûrement pas. Sachez que je suis déterminé, toujours à donner le meilleur, pour que les histoires de ces deux héros, au grand cœur, vous passionnent et vous emmènent loin, avec moi. Et autant que cela vous surprenne, mais je n’ai fait que m’éclater à raconter cette histoire.*

*Je l’ai écrite en vrai pour le jeune adolescent prépubère, plein de rêves et d’illusions, que j’étais. Égoïstement, parce que j’étais jeune. Mais, vous n’imaginez pas l’émotion de la transmettre, dorénavant, au monde.*

*Vous pourrez retrouver dans le récit des mots, comme « Wesh », pardonnez-moi chers lecteurs pour cette réputée expression. On peut même, bien sûr, encore retrouver à certains endroits des expressions actuelles, de notre temps présent. Je reste jeune dans mon âme, afin que les jeunes d’aujourd’hui prennent en affection cette histoire, qui, j’espère, leur sera propre à ce qu’ils sont et souhaitent être pour leurs parents. Des héros. Pour qu’ils puissent se l’approprier, à leur manière, évidemment. Et, comprendre aussi parfaitement la définition même d’avancer et d’évoluer socialement dans un monde qui n’est souvent pas conforme à nos profondes attentes.*

*J’en suis passé par là. C’est pour cela que je suis totalement investi et que je continuerai à vous narrer les aventures de mes deux héros favoris, depuis que j’ai à peine seize ans. Tout comme eux, je les ai imaginés et créés pour qu’ils grandissent avec moi, dans un monde souvent difficile à comprendre.*

*C’est comme et pour cela qu’est né, en tout point, de mon imaginaire : Orlénia !*

*A présent, c’est à vous qu’il appartient de vous approprier cette aventure pour en faire la vôtre à travers mon récit.*

*Je sais que c’est possible, car j’y ai cru. Et, puis je l’ai fait croire à ma famille, ainsi qu’à mes amis les plus proches.*

*Orlénia, c’est juste le nouvel espoir que nos rêves sont aussi une réalité qui nous pousse à devenir une meilleure version de nous-mêmes et à nous battre pour ce qui est cher à nos yeux.*

*Nos parents, notre vie, notre monde, notre avenir…*

*J’espère que vous prendrez plaisir, sans honte ni pudeur, à découvrir ce monde fantastique et ces créatures pittoresques comme j’en ai eu à réaliser mon rêve, incroyablement.*

*Et, n’oubliez jamais, que je n‘avais qu’à peu près seize ans lorsque j’ai entrepris tout seul cette aventure littéraire. Soyez s’il-vous-plaît indulgents, la suite en vaut la chandelle.*

*Croyez-moi…*

*Merci à vous, infiniment, futurs Orléniens & Orléniennes, fans d’Orlénia !*

*Mathieu Alexandre Hernandez,*

*Auteur de ORLÉNIA,*

*25/01/2024.*

## Remerciements

Merci à tout ceux qui liront jusqu’au bout l’histoire de Orlénia.

Mais aussi, ceux qui ont participé à l’élaboration de ce tome :

Le Lys Bleu Editions.

Mais aussi, mes amis,

@ Alexia Schummer, Graphiste & Illustratrice

Insta : @artlexia

Et,

@ Alexandre Girard, Graphiste & Motion Designer

Insta : @alex\_artventure .

Et, évidemment, merci à ma famille aussi !

MERCI à vous !

Mathieu Hernandez, l’auteur,

Le 27/01/2024,

à Montpellier (34).

Une image contenant texte, eau, carte

Description générée automatiquement

## Sommaire

Chapitre 1 : Une journée comme les autres

Chapitre 2 : L’enterrement de tante Romane

Chapitre 3 : La porte des mondes

Chapitre 4 : Ange Valati

Chapitre 5 : A la taverne des Joyeux Lombards

Chapitre 6 : Le temple de Rikja

Chapitre 7 : Le Cragantuor

Chapitre 8 : Vers la cité des nuages

Chapitre 9 : Nashdan-Léciello

Chapitre 10 : Le camp d’entraînement

Chapitre 11 : Le passé et un départ précipité

Chapitre 12 : La barrière de feu

Chapitre 13 : Entretien avec le roi

Chapitre 14 : Les remous de l’océan

## Petite introduction

Montpellier. Je peux le dire en toute franchise, sans mensonge, c’est sans doute l’une des villes que je préfère dans notre beau et, ô combien, particulier pays qu’est la France. Mais, si l’on ouvrait un peu plus considérablement nos deux yeux pour regarder davantage au loin, on pourrait croire qu’il n’y a aucune place à se faire pour nous, les jeunes ambitieux et les téméraires dans ce monde de fous gais et de délassants fêlés. Pour l’instant, je ne préférerais pas partir de là où je réside, actuellement. Enfin, il se pourrait que j’y songe quand même, plus tard. Pour voyager, faire de nouvelles rencontres, ou encore pour grandir et évoluer en dehors du cercle familial. Bref, c’est une ville qui plaît à tous ceux qui ont envie de croire en l’amour, en l’amitié sincère et en la passion de l’urbanisation éduco sociale. J’habite plus exactement dans le centre historique au cœur du quartier de sa sainteté, Saint-Roch. Là, dans une maison coquette, aux volets bleus accompagnés d’un vaillant olivier, avec ma mère que j’aime tant et mon beau-père que je déteste… J’ai un frère que je vois seulement le week-end et un père aussi, évidemment. Il demeure dans la même maison que mon petit frère. Ce dernier ne me voit qu’un week-end sur deux, car il habite à Sète. C’est une charmante commune avenante, connue plus exactement pour son port, qui se situe dans la région Occitanie, dans le sud de la France, à quelques kilomètres environ de Montpellier. Le week-end suivant, c’est moi qui rends visite à mon frère.

Hey ! Salut ! Ah, oui. Voilà qui je suis. Je me présente. Je m’appelle Emeraude Clarksen. Je suis un garçon, âgé de dix-sept ans et demi, et je suis sur le point de rater lamentablement mon baccalauréat en littérature dans un lycée situé près de l’avenue Georges Clémenceau, après avoir tenté d’effectuer des études pour devenir photographe. Rien d’étonnant jusque-là. J’ai les yeux principalement vert profond, avec un rare léger mélange de marron et de bleu verts à l’intérieur de l’iris, les cheveux suffisamment longs pour un noble garçon et surtout d’un châtain très prononcé avec beaucoup de mèches couleur verte mine, principalement sur les côtés, mais peu à l’arrière et sur le dessus, qui la plupart du temps cache mon unique fine et élégante encoche au bord de mon sourcil gauche, accompagné d’un simple petit grain de beauté qui ne manquait pas de charme, me disait-on la plupart du temps. De plus remarquable, je possède une fameuse mèche, colorée elle aussi et volontairement bien épaisse, qui passe sur le devant de mes yeux. C’est une teinture que j’ai voulue, il y a de cela quelques années déjà. J’aime d’ailleurs la refaire dès que possible de manière à ce qu’elle reste, pour mon plaisir essentiellement, permanente. C’est un délire très significatif de la relation que nous avons, mon frère et moi. Lui, par rapport à moi, a les cheveux beaucoup plus courts et coiffés la plupart du temps en petits piques, incomparablement crépus, vers l’arrière. Ils sont d’un roux puissant avec quelques belles mèches blondes distinguées. C’est une couleur étonnamment naturelle chez lui. Ma mère dit que cela vient héréditairement du côté de sa famille. Mon petit frère s’appelle Reno, comme le chanteur français de « Mistral gagnant », l’une des chansons fétiches de notre mère, mais écrit différemment. Il a les yeux ronds presque couleur marron, en été, et quasiment noir, en hiver. Il a un piercing arrondi et rouge carmin à l’oreille gauche, une belle chaîne en argent qu’il porte avec attention autour du cou et une gourmette au poignet droit avec son prénom écrit dessus. J’en possède une également. Reno a seize ans et demi et entreprend sans réelle motivation d’avoir son baccalauréat professionnel de mécanicien dans un autre lycée que le mien. Reno est plutôt quelqu’un d’impulsif. En général, il réagit un peu comme je le lui ai montré auparavant. À vrai dire, il tient cela de moi. Mais, il arrive beaucoup mieux à se canaliser que moi sur certains sujets. On arrive tout de même, de mieux en mieux, à prendre du recul et à se canaliser, afin que règnent la paix et la sérénité. Ce qui n’est pas pour déplaire à notre mère. Toutefois, je crois bien qu’il aime aussi se battre ou s’attirer des ennuis, ou les deux. Je dirais que ce n’est pas notre jeunesse qui parle, mais notre tempérament qui est fait ainsi. Je me dis toujours, de moi, que je suis plus mature que mon frère, mais je peux aussi en revanche monter vite en puissance, pour défendre surtout, principalement, ce qui me paraît juste. Mais souvent, encore plus quand c’est uniquement injuste. À mon avis, cela est dû à une grande sensibilité que j’ai. À nous deux, nous formons un bon duo. Ou même, un sacré duo. Comme diraient nos parents, à nous deux, nous formons la paire.

Aujourd’hui, mon frère vient me rendre visite. J’espère que cette fois-ci, la journée se passera sans ennuis. Si le ciel pouvait encore plus s’éclaircir, je serais encore plus ravi de vous voir, vous, commencer à me suivre dans ma vie de…

Héros !

Non, attendez… Euh, non, attends…

Attends !

Quoi ?

Moi ??

Un héros ??

Mais ?

\*

\*

\*

Comment ça ?

## Chapitre 1

## Une journée comme les autres

Tout commença dans une maison aux volets bleus. Là où un attachant olivier se faisait gentiment arroser par un voisin bienveillant, au détour de l’authentique ruelle des iris et des anémones, juste en plein milieu de celle des pervenches, sans une déjection alimentaire étalée sur le trottoir, sans un bruit de chat échaudé, sans un pauvre réfugié politique râlant sur sa condition de vie, sans une mamie âgée qui a du mal à traverser et surtout, sans un coup de klaxon de voiture doucement embouti.

J’étais bien tranquillement assis en tailleur, zen, sur mon lit, avec mon keffieh au style très actuel, vert et blanc. Je portais aussi soigneusement mon jean bleu ciel nouvelle génération aux poches doublées, mais trouées pour apporter du style et du relief. Sur un des coins de mon lit se trouvait également le bandana noir, avec un symbole blanc tribal très cool, que m’avait offert mon meilleur ami d’enfance et que je portais dès que l’occasion se présentait. On pouvait y observer aussi clairement les quelques ceintures, posées sur le cadre du lit et qui étaient toutes très différentes, mais dans un style particulier que j’affectionnais tant depuis quelques mois déjà. Je venais assidûment d’effectuer, avec ténacité, mes quarante-deux pompes quotidiennes. C’est-à-dire, quarante en deux fois pour la forme et deux, pour me dire que je ne m’étais pas trompé sur le compte. En même temps, j’écoutais comme à mon habitude, depuis que j’ai suivi la saison quatre de Stranger Things™ sur la plateforme vidéo Netflix®, cette chanson incontournable de Kate Bush ©. J’étais comme toujours, patient, sage, solide, mais cachant ma grande force physique et émotionnelle, parfois naïvement dure à contrôler. Lorsque je pris soudainement mon cahier et d’un geste vif, je l’ai jeté malencontreusement sur ma guitare folk, habituellement posée contre un coin de mur de ma chambre. Suivi par un léger bruit fracassant de cordes, il atterrit ensuite dans la poubelle qui était située précisément à côté de la guitare. Ah ! Il fallait que je m’exprime. Aujourd’hui, j’étais plutôt d’une humeur, disons-le, naturellement contrariée, en parfait désaccord avec moi-même. Pour aller mieux, et pour avancer dans ma vie, il fallait que je l’exprime d’une manière claire et affirmée.

— Rah ! Non ! C’est éclaté au sol ! Ce n’est pas ce que je veux ! Enfer ! Écrire ses mémoires, sa vie ! C’est une véritable corvée ! Et puis, zut alors ! Mince, je suis yomb ! Je ne suis pas encore un vieux, c’est bon ! Ah ! Merci, grand-père ! Ça va m’aider beaucoup, comme tu me l’as si parfaitement rabâché !

— Oh, poulet ! Qu’est-ce qu’il y a qui ne va pas encore ? Ne me dis pas que maman a réitéré l’opération de te faire écrire un long tartiné un poème qui parle d’amour et de toutes les qualités d’une mère pour son petit enfant chéri ? Haha ha !

Reno, mon frère, venait de faire son apparition dans ses vêtements les plus communément portés le week-end, sa veste en jean bleu foncé, avec dessus ses multitudes de poches à petit bouton, et son T-shirt noir glacé où on pouvait lire en écriture majuscule blanche « THE NEW URBAN FRENCH BOY STYLE », accompagné de son classique pantalon, en jean noir taille s, pour serrer jusqu’en bas. Il avait décidé de porter, avec classe, sa dernière toute nouvelle paire de TN blanche AIR MAX PLUS ONE NEW CLASS AIR. Leur style décoiffait à elles seules, n’importe quelle coiffure afro française.

Il venait d’utiliser là, de manière naturellement décontractée, un phrasé à l’accent méditerranéen bien de chez nous. Il rigola, sifflota un air populaire de rap français, puis alla s’appuyer nonchalamment contre le rebord de la fenêtre. On avait toujours typiquement cette manière de parler bien du sud du ciel occitan. Cela pouvait en déranger certains, je n’allais pas devenir pour autant quelqu’un de différent, qui est toujours en marge de cette société actuelle. Moi qui, déjà, étais quelqu’un de plutôt singulier, de différent des autres Montpelliérains de par ma jeune passion pour les romans d’aventures, les jeux d’Heroïc fantasy, l’informatique et les vidéos sur internet, ainsi que le même attrait des adolescents de ma tranche d’âge pour les réseaux sociaux populaires.

Il se mit rondement à regarder les passants marcher, et raser les murs en se croisant, mais non pas vraiment d’un regard dit fraternel, dans la rue, la tête tournée à fond vers la gauche.

— Mais, non ! Rien ! Oh ! C’est juste que je n’arrive pas à écrire mes mémoires. Bref, laisse. Salut, Reno ! Je suis content de te voir, mon frérot, mon petit reuf. C’est papa qui t’a conduit jusqu’ici ou quoi ?

Il continuait de regarder les passants, tournant sa tête sans arrêt. Il ne m’écoutait pas.

— Reno ! Je t’ai posé une question ?

— Ça va ! Ouais ! J’ai entendu, je ne suis pas à l’ouest complet, je t’assure. Et non, j’ai pris un bus et le train pour venir ici. Papa était trop, tu sais, occupé pour m’accompagner jusqu’en ville.

Il continuait toujours de regarder les passants.

— Comme d’habitude, il devait encore bosser sur son soi-disant « super projet ».

— Comme tu dis.

— Mais au fait, qu’est-ce que tu fais à regarder les passants ?

Je réfléchis un instant, voyant ce regard que je connaissais si bien, je pus établir facilement une déduction sur la discrète détresse qui se dégageait de mon sot de frère.

— Laisse-moi deviner, tu t’es encore attiré des ennuis Reno, c’est ça ?

Ma voix était montée d’un cran. Reno se retourna soudainement et me dit alors.

— Eh ! Cette fois-ci, ce n’est pas de ma faute ! Des clampins sont arrivés en surgissant d’un coup, près de moi et m’ont agressé !

— Agressé ! C’est-à-dire ? Explique-moi cette dinguerie.

— Ben, disons, ils m’ont agressé verbalement, quoi ! Ils ont insulté la couleur de mes cheveux, frérot ! Ce sont juste des « Pinpins » de Montpeul !

— Allez, à d’autres ! Pourquoi t’emportes-tu toujours pour un rien, mon pauvre Reno ? Tu devrais le savoir pourtant que ces voyous inutiles à cette société, car trop avides d’esprits n’ont qu’une seule idée en tête, s’ils te trouvent, de te tenir jusqu’à ce que tu craques, comme ils le veulent. L’autre jour déjà, j’ai vu l’un d’entre eux s’enticher mortellement d’une pauvre jeune maman d’origine syrienne, uniquement parce que c’était pour eux juste une proie délaissée de plus par notre société. Ce sont juste là bien des incapables inadaptés de cette chère France, aussi bons que ces chiens qui les accompagnent. Et toi, indubitablement, tu vas te mettre, pas, mais presque volontairement, en travers de leur sillon, je dirais, pour être connu ici comme clairement douteux.

En finesse, il s’approcha de moi, avec son fétiche sourire malicieux que je lui connaissais parfois de trop. D’un ton détaché, il me dit.

— Ils ont aussi insulté la couleur de tes cheveux.

D’autres s’en seraient fichus, ou auraient été morts de rire à entendre cela, mais moi, je n’aimais pas que l’on me critique sur mon physique. Encore moins sur mes cheveux. Soudainement, je me suis levé d’un coup du lit, pris Reno par le col et lui dis nerveusement.

— Pardon ! Comment ça ? Ils ont osé insulter la couleur de mes soyeux cheveux verts !

— Je ne vais pas te mentir, mon frère ! Mais, ils m’ont fouillé d’entrée pour voir si, par hasard, je n’avais pas d’argent sur moi et ils sont tombés malencontreusement sur une photo de toi. Ils t’avaient déjà aperçu en train de traîner dans le quartier, m’ont-ils fait soigneusement comprendre.

— Pff ! C’est bon ! J’ai pigé. Je vais t’aider. Mais, si tu m’attires trop d’ennuis, Reno, j’irai en parler aux autorités. Dis-moi, ils étaient combien ?

— Meuh non ! Ce sera trois fois rien à régler, tu verras. Ils sont cinq seulement. Ils n’étaient pas armés aussi, si je me souviens bien. Et apparemment, ils n’ont pas réussi à me rattraper quand j’ai esquivé leur envie de me mettre un coup. Après, je suis parti en courant.

Je lâchai Reno des yeux et allai à la fenêtre pour regarder dehors. Voir si j’apercevais ces cinq lascars de bas étage. Et effectivement, ils arrivaient. Je me retourne vers Reno et lui annonce, de manière assurée, car je voulais toujours lui montrer le bon exemple à suivre. La bonne voie pour être un bon frère pour moi. Pour moi, à ce moment, devenir une meilleure version de soi dans la vie était quelque chose d’essentiel à transmettre à plus jeune. À mon frère, en premier, entre autres. Posément, je lui dis.

— Ils arrivent. Reno ? Ça te dit alors d’aller les saluer avec moi ?

Il me réafficha son plus joli petit sourire fétiche malicieux que je connaissais tellement par cœur. Presque aimait-on s’attirer des ennuis ensemble, lui et moi. Enfin, ce que l’on adorait, fraternellement par-dessus tout, c’était se battre. Pour le meilleur comme pour le pire. Et évidemment, toujours pour la bonne cause. Souvent sans rien attendre en retour. Bien entendu. Il me répondit, enthousiasmé.

— Avec plaisir, mon frère ! En revanche, on n’oublie pas la politesse cette fois-ci, ce serait dommage quand même, n’est-ce pas ? N’est-ce pas ??

Il répétait, plus intensivement. J’acquiesçai, amusé. Lorsque nous étions encore des enfants, jeunes et insouciants, Reno et moi pratiquions les mêmes activités sportives. Nous étions deux frères, souvent, toujours en marge de certaines personnes de la société, et de la plupart des congénères de notre âge. On me caractérisait souvent comme quelqu’un d’atypique, ce qui avait tendance à me renfermer, autrefois surtout, sur moi. Nous avions commencé à pratiquer le judo ensemble, puis on a fait une année, allez savoir pourquoi, du karaté, assistant aux mêmes cours, pour passer ensuite au Ju-jitsu, où nous avions un très bon professeur qui nous accompagnait et nous conseillait. Comme tous les garçons de notre époque, on ne voulait uniquement devenir bon qu’à une chose, le combat au corps à corps. Pour nous, en fait, c’était le meilleur moyen de surmonter les épreuves de la vie qui se mettraient au travers de notre route, dans ce monde de doux barjots. En ce qui me concerne, c’est ce que je pensais. Seulement, cela fait à peu près un an que l’on a arrêté de faire du sport aussi physique, mon petit frère et moi. Enfin, on n’a pas perdu la main. On est toujours aussi bons tous les deux. C’en serait même lassant. Enfin, presque.

Dehors, l’on sentait nettement l’odeur des pots d’échappement des voitures qui stagnaient dans les rues mêlées à la senteur délicieuse de la nourriture préparée par Hakim, le cuistot du Hip Hop’s Food®, le fabuleux spécialiste des kebabs et tacos de Montpellier, des lascars aux yeux rouges éclatés nous attendaient de pied ferme. Après avoir descendu les marches de l’escalier antérieur, nous descendions promptement, avec classe, le perron de la maison. Arrivés dehors, l’un des cinq voyous s’approcha témérairement de Reno. Il était fin et grand avec un air de bandit et de la moustache. Ou devrais-je plutôt dire du duvet. Il était très mal rasé. Les cheveux coupés court sur les côtés, et coiffés en piques. Il avait également une boucle d’oreille en or accrochée à son oreille droite. Il avait aussi une cigarette allumée à la bouche. Mon frère et moi qui ne fumions pas trouvions cela évidemment très désolant, mais avantageux pour nous qui avions relativement une meilleure hygiène de vie que lui. Après tout, ce n’était pas du tout faux si nous étions abonnés tous les deux au sport depuis notre jeune âge, afin de tirer toujours le meilleur de nous-mêmes. Notre truc, pendant longtemps, a été de bosser notre physique pour que notre mental puisse toujours nous extirper de nos mauvais choix dans la vie. C’est du moins ce que papa nous rabâchait souvent, à ce sujet. Mais, c’était aussi pour nous rendre tous les deux plus forts pour affronter le monde de demain. Ce qu’il voulait, c’était nous tirer, de manière entéléchie, vers le haut. Pour nous, disait-il, à notre égard. Il tira ouvertement une latte ou deux, puis il prit sa cigarette entre son index et son majeur et souffla injustement la fumée au visage de Reno. Celui-là avait l’air de sortir tout droit, à coup sûr, d’une cité du coin. Il lui demanda sur un ton que je n’aimais guère vraiment.

— Dis donc « Poils de carottes moisies », tu t’es bien fichu de nous tout à l’heure, n’est-ce pas ?

Reno était, plutôt à l’accoutumance, quelqu’un de, disons, susceptible. Un garçon assez sensible, quoi. Cependant, je me suis toujours posé la question, à savoir, s’il ne s’énervait pas uniquement dans le but de se battre ou de s’attirer de futiles, mais parfois pénibles, ennuis. Pour ma part, j’étais intimement persuadé que s’il continuait dans cette voie-là, son impulsivité ne le pardonnerait toujours pas à chaque fois. Reno fixa droit dans les yeux son adversaire et s’exprima à son tour, pesant malgré lui le poids de ses verbes.

— Pardon ? Je ne me suis pas foutu de vous, moi ! C’est vous qui avez commencé à m’emmerder ! C’est clairement dit pour vous là ! Vous ne savez pas quoi ! Vous allez savoir ce qu’il en coûte de s’attaquer à un Clarksen ! Pas vrai, Eme ?

C’est le surnom que m’avait donné Reno, il y a infiniment longtemps. C’est tout simplement un diminutif de mon prénom. Il me regarda l’air convaincu et lui répondit, très sincèrement.

— Bien sûr, Reno. Les frères Clarksen vont vous régler votre compte !

Tout à coup, le chef de la bande me regardait, et dit à ses copains en me raillant, d’un rire moqueur.

— Eh ! Les gars ! C’est le frère à « Poils de carottes moisies » ! Lui, c’est « Poils d’épinards moisis » ! Haha haha ha ha !

Toute la bande se mit à rire et à se moquer de moi. Je commençais à m’envenimer tout seul et mon poing se serra de plus en plus fort, prêt à frapper. Ce qui signifiait qu’il avait réussi à me mettre, malheureusement navré pour eux, en rogne. Reno s’approcha de moi et me dit à voix basse.

— Eme, on y va ! On leur règle leur compte. Parce que je sens que si on n’agit pas tout de suite, je vais en massacrer un sur-le-champ !

— T’inquiète pas, mon frérot. Je veux bien y aller mollo, pour ne pas attirer les foudres des forces de l’ordre qui peuvent éventuellement patrouiller dans le quartier, mais je suis aussi vénère que toi et tu sais quoi, je suis prêt. Je te propose de leur régler leur compte, et s’ils en redemandent encore, à ce moment-là seulement, nous irons voir les autorités, car s’il y a bien une chose que je ne peux tolérer, c’est qu’ils s’en prennent à mon petit frère. Enfin, juste, on évite de leur casser quoi que ce soit. Normal, n’est-ce pas ? Reno ? Tu es avec moi ?

Je me plaçai tactiquement en position d’attaque. Prêt à en découdre avec eux. Mon frère fit de même, sans adresser un mot à mon égard. Je crois bien qu’il était impatient d’en découdre avec eux. J’espérais seulement qu’il ne mettrait pas trop la gomme. Le chef de la bande et ses membres étaient, pour le coup, toujours en train de rire. C’étaient uniquement des rires railleurs. Leurs esprits ne paraissaient pas manifestement affûtés. Reno me regarda et me donna un sourire malicieux. Je le lui rendis. Puis, nous courions tous les deux en même temps vers le chef de la bande, bondissant sur lui et envoya un coup de pied bien placé sur son ventre, presque bombé. Il tomba littéralement sur un autre membre de sa bande. Il se redressa, énonça un lot de gros mots qu’il connaissait si bien et courut ensuite vers Reno. Celui-ci le frappa en pleine face, le rata et se prit un coup à l’œil qui l’affaiblit directement. Puis, il renversa la situation et lui donna un franc coup de pied latéral qui le mit, en quelques secondes, à terre avec une prise de catch. On ne voulait pas leur faire de mal, mais surtout leur donner une leçon de vie en société. Entre-temps, je m’occupais plus rigoureusement des trois autres lourdauds. Je leur fis une attaque de Ju-jitsu suivi d’une ou deux prises de catch pour les envoyer à terre. Il ne restait plus qu’un dernier, l’air ahuri, en état de combattre. Il se trouvait juste derrière moi. Il réussit à me frapper au visage, mais Reno apparut derrière lui et exécuta correctement un Back-Body-Drop, une technique de surpassement à l’arrière, qui colla illico presto son dos sur le sol. Raplapla quoi. Ce n’était pas une sinécure quand même quand on disait aux gens qu’il valait mieux nous laisser tranquilles, mon frère et moi. Toutefois, nous n’étions jamais revanchards et heureusement. Car, pour se faire mal, on n’était pas les derniers non plus. Même en faisant attention, on pouvait se risquer à chaque instant en jouant à tour de bras les surhommes, comme ça. Mais, qu’est-ce qu’on aimait ça. Pour nous, on y trouvait là toujours une importance, un intérêt, propre à notre vécu et à notre caractère.

Après avoir terrassé ces balourds aux esprits simples et parfois malheureusement étriqués, mon frangin me fit une petite tape sur l’épaule et me dit, d’un air amusé.

— Je me demande bien ce que tu ferais si je n’étais pas là ?

— Des bêtises, probablement. Il y a de fortes chances, canaillou.

— Holà ! Mais, que c’est drôle, Eme. Il sourit, moi aussi. Cela me faisait toujours plaisir de passer du temps avec lui. Je lui rendis amicalement sa tape à l’épaule et lui glissai ensuite.

— Bon ! On fait la course jusqu’au parc ? Je vis que Reno faisait un peu la tête. Oh ! Allez, frérot ! comme au bon vieux temps ? Je fis un petit sourire à Reno, qu’il me rendit et me dit ensuite.

— Bon, ça va. Chaud ! Mais, tu vas encore gagner ! Quoiqu’en fait, peut-être pas…

Reno s’avança très vite vers moi et me poussa. C’est de cette façon qu’il prit un peu d’avance sur moi. Je m’exclamai.

— Hé ! Tu triches ! C’est pas vrai !

Reno me devançait, pour le moment. Cela l’amusa. S’il pense que c’est comme cela qu’il va gagner, il se trompe. Il oublie toujours que je suis imprévisible et que je peux le rattraper à tout instant. Je pris alors un raccourci et courus plus vite pour atteindre le banc principal où se trouvait derrière une belle fontaine. C’est là que mon regard croisa celui d’une fille aux cheveux longs et roux, son visage m’intriguait, mais étrangement ne me sembla pas familier. Je voulais passer par-dessus elle, mais, manque de bol, je m’accrochai subrepticement à son épaule. Voulant faire preuve de galanterie, j’eus un délicat trait d’esprit.

— Excuse-moi, je t’ai vu, mais j’ai été trop vif et mon bras a accroché malencontreusement ton épaule d’une certaine largeur. N’y vois là aucune malice.

Plutôt fière de moi, elle se contenta de me répondre promptement.

— T’inquiète, mec. Mais, inutile de me draguer, je suis déjà en couple, mon gars. Et mon chéri est ceinture noire de karaté. Après ce qu’elle venait de me dire, sa tête me revenait moins. Je décidais de tracer, validant et lui souhaitant la bonne journée tandis que quelques minutes plus tard, j’aurai peut-être oublié à quoi elle ressemblait. Alors, l’air nonchalant, je ne m’attardai pas une seconde de plus et repris ma course, tel un éclair incisif. Reno n’avait même pas remarqué que j’avais pris un raccourci. D’ailleurs, il jetait souvent un coup d’œil derrière lui pour voir si je ne me trouvais pas là. Apparemment, il pensait que j’étais encore derrière lui. Il avait tort. Lorsqu’il arriva au banc principal du parc. Il s’aperçut que j’étais arrivé avant lui et que par conséquent, j’avais une fois de plus gagné. Il monta sur le banc et s’assit sur le dossier, à côté de moi. Il était essoufflé, mais il me dit quand même d’un air sympathique.

— Je me demande comment tu fais pour me battre à chaque fois ?

— Bah, tu sais… Il ne faut jamais…

— Sous-estimer les capacités d’un Clarksen ! Oui, je ne l’oublie jamais. Mais oui ! Suis-je bête ? Ce doit être cela. J’ai sous-estimé tes capacités physiques et sportives, Eme.

Il rigola et ajouta ensuite.

— Mais, si tu veux juste mon avis, tu devrais arrêter de faire copieusement de grandes phrases et finir plutôt d’écrire tes mémoires, comme te l’a si bien demandé grand-père.

— Oh ! Arrête avec ça, Reno ! J’ai laissé tomber cette histoire. Ouais ! Ça me saoule ! Je n’y arrive pas. Et puis, tu sais la phrase que j’ai dite, c’est la devise de la famille Clarksen. Ce n’est pas la devise d’un garage auto.

— Je sais, Eme. Je plaisantais. Je t’embêtais juste un peu, c’est tout. Il sourit amicalement et me dit ensuite. Tu sais si tu n’y arrives pas, c’est peut-être parce que tu es trop une feignasse.

— Qui tu traites de feignasse, alors que tu n’arrives même pas toi-même à te lever avant onze heures le week-end !

— Oh ! Bon ! Arrête de penser à ça, Eme, articula-t-il avec énergie pour détourner la conversation. Il y eut un grand silence. On n’entendait plus que le doux chant des oiseaux et le bruit léger du vent qui sifflait jusqu’à nos oreilles. Puis, d’un coup, il ajouta. Tu devrais plutôt penser à ce que tu vas mettre demain, frangin. Tu sais ? C’est l’enterrement de tante Romane. D’ailleurs, je me demande. Tu penses qu’il y aura grand-père ?

— Pourquoi n’y serait-il pas ? Il fait partie de la famille de maman. Il réfléchit un instant, regarda les vêtements qu’il portait aujourd’hui et dit ensuite. Je me demande ce que je vais mettre demain, comme habit.

Il y eut un silence. Puis, je me mis debout, d’un vif mouvement, descendis du banc et dis d’un air plutôt réjoui à Reno.

— Bon ! Ce n’est pas tout ça, mais il va être temps de rentrer tranquillement, petit frère. Parce que ce soir, tu viens dormir à la maison !

Je remarquai que Reno n’avait pas l’air aussi enthousiaste que moi. Le sourire qu’il y avait sur mon visage s’effaça. Tel que je le connais, j’étais sûr qu’il y avait un problème quelque part. Je lui dis sur un ton assez las et plutôt mécontent.

— Qu’est-ce qu’il y a qui ne va pas ?

— Écoute, Eme. J’ai bien essayé de dire à papa que ce soir je dormais chez toi, mais il n’a voulu rien entendre. Il dit que tu exerces sur moi une mauvaise influence.

Tout à coup, je me révoltai sur ce qu’avait dit Reno, ou plutôt mon père. Le ton de ma voix avait même monté légèrement d’un cran.

— Mais de quoi il se mêle, celui-là ? Pourquoi pense-t-il ça ? Qu’est-ce que j’ai fait de mal, moi encore ? Il est vraiment trop c…

— Arrête ! Ne dis pas ça ! Il ne pensait pas ce qu’il disait, crois-moi. Je pense qu’il n’aime pas trop quand je reste plus d’une nuit chez toi et maman, voilà tout. Il pense que maman pourrait me dire certaines choses qu’il n’apprécierait pas que je sache.

— Humph ! Il devient parano là.

— Il est un peu surmené ces temps-ci.

— Tu parles ! Il devient complètement cinglé avec son soi-disant « super projet », qu’il garde tant secret.

— Mais, non. En tout cas, je ne peux pas dormir chez toi ce soir, désolé. Ne t’inquiète pas, la semaine prochaine, je dormirai chez toi. Enfin, chez vous.

— OK, d’acc. Et donc demain, tu vas quand même venir à l’enterrement de tante Romane ?

— Bien sûr. Je serais là pour tata. À sa mémoire, évidemment. Je l’aimais bien, mais surtout je me souviens qu’elle t’aimait beaucoup, toi, mon frère. Elle disait souvent que tu étais comme un ange qui illuminait sa journée, sa triste vie de femme seule. Tu te souviens, Eme ?

— Oui. Je ne vais pas l’oublier de sitôt, ma tata. Tant mieux si tu viens, je préfère que tu sois là avec moi quand même. Bon ! Cela te dit que l’on fasse encore une petite course ? Cette fois, on va jusqu’à la maison ! Et, je suis cool avec toi, je te laisse même cinq secondes d’avance.

Puis, il dit sur un ton quelque peu ironique, avec un léger sourire malicieux en coin de lèvre.

— Wow ! Super ! Bon ! D’accord. De toute façon, je crois que je n’ai pas tellement le choix.

Il descendit tranquillement du banc et partit quelques secondes avant moi. Pourtant, je réussis tout de même à le rattraper.

Il grommela et me dit ensuite.

— Oh non ! Tu ne vas pas encore me battre ?

— Je ne vais pas te l’apprendre, mon frère. Mais, pour me battre, tu n’as qu’à tout simplement courir plus vite ! lui suggérais-je, tout simplement en rigolant.

C’était une journée ensoleillée, belle, claire et sans nuages apparents. Disons-le, pour nous tout à fait ordinaire, que je passais en compagnie de mon cher frère, plus jeune que moi, Reno.

## Chapitre 2

## L’enterrement de tante Romane

Dimanche. Le lendemain était un jour, bien que cela aurait arrangé certaines personnes, fâcheusement maussade parsemé tout de même de quelques éclaircies, qui n’enlevait pas là pour autant la lourdeur d’un temps mauvaisement nuageux. Là où leurs grisailles avaient laissé la place à une percée presque lumineuse, presque solaire. Au loin, pouvait déjà se dessiner le cercueil authentique, et toujours aussi coûteux, de la principale invitée. C’était le jour que l’on redoutait dans notre famille, sans même se douter un seul instant qu’il arriverait aussi rapidement, celui de l’enterrement de tata. Elle était avant tout une cousine au papa de notre maman, notre grand-père maternel. Elle s’appelle, ou disons plutôt, elle s’appelait Romane. Inutile de ne pas mentionner toute l’affection que l’on avait pour elle quand nous lui rendions visite. Nous étions tendres avec elle. Surtout moi, à dire vrai. Je m’efforçais à m’y rendre plus souvent que mon frère. Je trouvais qu’elle avait une tendresse plus particulière à mon égard. Elle me racontait souvent de belles histoires sur la famille et me donnait de bons délicieux petits gâteaux de sa région natale. Sa mort fut, pour la famille, une tragédie. À vrai dire, c’était, d’après l’examen de son corps et de la scène par les autorités concernées, un suicide par pendaison, qui n’était, disons-le, plus réellement une découverte pour la plupart des habitants de France, après la déploration d’autant de montées imprononçables des prix et la difficulté pour certaines personnes à rentrer toujours dans ses frais. Surtout, si c’est seulement pour sa propre vie. Et, tristement, ne pas la perdre. Car, ma tata vivait toute seule. La plupart du temps, on la voyait quand même esquisser quelques sourires aux passants, et aux enfants insouciants, le coude appuyé à son balconnet. Jamais on n’aurait soupçonné dans son quartier que la solitude viendrait inévitablement toquer à sa porte. Elle n’avait plus de travail à cause de son invalidité, mais de plus, pendant près de trois mois, on lui avait sucré toutes ses aides de l'État. Une erreur de dossier, qu’ils appellent cela, ces damnés de bureaucrates. C’était juste un souci informatique, nous avaient-ils dit à ma maman et à moi. Cela peut arriver. Je suis jeune encore, mais je sais ce que c’est de se dédouaner. Ça, ils savent bien le faire. Retranchés derrière leur montagne de paperasse numérisée à remplir, ce n’est pas tellement compliqué. Bref. Bon sang ! Reno et moi n’avions, faute peut-être de notre âge, n’eûmes que peu de liens avec elle. Mais lorsqu’il s’agissait de la famille, ou bien, même juste d’un membre que nous aimions, nous pouvions remuer ciel et terre pour lui venir en aide. Même si nous n’étions pas encore des adultes. Du moins, de véritables adultes.

Nous la connaissions depuis notre plus tendre enfance, Reno et moi. C’était notre tata. Mais, on ne pouvait la voir, malheureusement pour elle, si souvent qu’elle le voulait. Enfin, on faisait toujours l’effort pour elle et cela nous faisait amplement plaisir de la voir décocher à notre arrivée, un joli sourire. Nous avions toujours des bonbons ou de ses biscuits qu’elle aimait tant. J’en ai encore le triste fort souvenir, pas prêt de me quitter pour longtemps.

Je ne peux juste me demander pourquoi personne n’a pu la sauver ? Était-ce si difficile, en vérité, d’empêcher quelqu’un, même que l’on chérit beaucoup, d’aller au bout de quelque chose comme ça ? En réalité, j’aurais vraiment préféré la stopper net avant qu’elle n’y mette un terme, elle-même. Mais bon, ce n’était pas réellement de mon ressort. Pas le mien, du moins. Forcément. Ou devrais-je dire même, injustement. Enfin, c’est ce que ma maman m’avait dit afin de me sentir plus rassuré. Pas coupable de son acte, parfaitement autodestructeur.

J’étais déjà sur place avec ma maman et son nouveau mari qui s’appelait, qui s’appelle toujours d’ailleurs, Howard Blinov. Il était plutôt de taille moyenne, avec les cheveux blonds et très courts sur les côtés. Il portait souvent des habits très chics, reconnaissables facilement. Ce qu’il adorait par-dessus tout c’était fumer dans la rue, assis à la table d’un café, méprisant les passants, d’un regard imbuvable du coin pétillant de son œil. D’ailleurs, en ce moment même, il était dehors. Comme à son habitude. Allez savoir pourquoi lui plus que d’autres me posaient un souci inexpliqué. Pour faire court, je ne l’aimais pas vraiment, dira-t-on. On peut dire moins encore que mon propre père. C’est pour dire combien il intentait à ma vie. Enfin, bref. C’était ainsi. Par choix, je m’y étais fait. À sa présence, comme à ses pas lourdauds ou à son accent sudiste. Ou bien encore à sa cocasse bedaine qu’il soupesait, de temps à autre, pour nous faire expliciter qu’il mangeait plus qu’il ne soulevait ses altères personnelles dans le grenier de la maison qu’il avait emménagé risiblement à son goût.

Nous étions dans une salle, située à quelques mètres du cimetière où tante Romane allait être ensevelie sous un kilo de terre battue. Ma mère parlait avec le prêtre, de quelques détails secondaires, pour moi, du moins. Pendant ce temps, j’observais plutôt attentivement le cuisinier en train de préparer le repas qu’elle avait soigneusement commandé. Car, c’était elle qui avait été nommée par notre famille « grande organisatrice en chef ». Elle en était assez fière, je dois dire. À vrai dire, elle adorait organiser des réceptions et autres soirées de ce genre, ou bien d’un autre. C’est même le métier qu’elle exerçait. Ma mère était une grande organisatrice de réceptions en tout genre. En tout cas, dans son domaine, elle était exceptionnelle. Disons que ça s’ambiançait drôlement lorsqu’elle passait du JUL © ou du Soprano © sur le dancefloor de ses évènements et de ses réceptions. Ma mère s’appelle Claire et avait environ quarante-trois ans. Elle était de taille moyenne, le corps assez mince avec de belles jambes. Ses cheveux longs et bruns avec des mèches châtain clair sentaient toujours bon, quand je m’y approchais délicatement. Et ses yeux bleus d’azur me ravissaient toujours, comme à chaque fois que j’observais cette même couleur dans le passage des vagues de la mer de la ville de Palavas-Les-Flots. Elle portait souvent des tailleurs prestigieux et d’exquises chaussures noires. Son talent n’avait d’égal que son charme attendrissant et ses caresses les plus tendres et affectueuses. Sa présence, souvent radieuse, se faisait facilement ressentir quand elle débarquait dans une pièce. Les gens savaient lui accorder de l’attention, car c’était une femme qui se montrait disponible, à l’écoute et très douée. Après, je dis probablement cela parce que c’est ma mère, mais elle a toujours su comment me faire plier gentiment à ses directives.

Après avoir parlé avec le prêtre, elle s’avança vers moi et me dit de sa douce voix à attendrir un berger allemand.

— Émeraude, mon élégant trésor, tu ne vas pas rester là sans rien faire ? Tu ne veux pas plutôt m’aider, s’il te plaît ?

— Oui ! OK, maman.

— Bien ! Dans ce cas, tu peux aller gentiment t’occuper d’accueillir les invités.

— Mais pour quoi faire ? Les invités, ce sont juste des membres de notre famille ! Ils n’ont, je pense, pas besoin de moi pour trouver la marche à suivre. Ils trouveront bien eux-mêmes.

— Justement ! Ne sois pas égoïste, veux-tu, mon Émeraude. C’est parce que ce sont des membres de notre famille qu’il faut aller y donner une bonne image de nous ! Nous nous devons de toujours assurer, quoi qu’il arrive. Tu vas me dire que tu n’es pas d’accord avec moi, mon Émeraude ?

Je soupirai doucement et dis ensuite, arborant sur mon visage une mine plutôt réjouie.

— Si. D’accord, maman. Sur ce, j’y vais !

— Bien. Merci, mon beau trésor !

Alors que j’étais en train de partir, ma mère me retenu en rajoutant.

— Quand ton frère arrivera, tu lui demanderas de te donner un coup de main, sympathiquement, mon Émeraude ! Au moins, il fera quelque chose d’intéressant avec toi comme cela, lui aussi !

Sur ce, je partis à l’entrée du parking, qui se trouvait juste à côté du cimetière. Je passai devant Howard, mon beau-père, qui était en train de vapoter avec sa toute dernière acquisition en termes de cigarette électronique de très bonne marque, son dos collé contre le mur du devant de la salle. Il m’appela et je vins un peu inévitablement vers lui. Un regard suspicieux se lisait sur mes yeux. Je me demandai bien, une fois de plus, ce qu’il me voulait.

— Hep, hep, hep ? Où vas-tu comme ça, mon garçon ?

Sans y prêter gare, il souffla la fumée directement dans ma direction et je me sentis machinalement un peu nauséeux. Je sentais l’odeur de la saveur pastèque glacé ! Beurk ! Je détestais cela. Faisant mine de, je répliquai aussitôt.

— Maman m’a demandé d’aller accueillir les invités.

— Les invités ?

— Oui ! Les membres de la famille ! Pourquoi ? Ça te dérange ? Cela contrarierait-il tes « plans » ?

— Quels plans ? C’est marrant, tu es comme ta mère. Tu fais souvent fausse route à mon sujet. Alors, arrête de dire des bêtises et va faire donc ton « boulot », mon petit boss ! Ha !

L’air réjoui par ma claire raillerie envers Howard, je partis en direction de l’entrée du parking, laissant mon diantrement antipathique de beau-père à ses préoccupations personnelles, ses yeux noirs méprisants et me suivant du coin jusqu’à ce que je quitte son champ de vision.

Quand je parlais de ses plans, je parlais bien entendu des plans qu’il avait prévus à l’époque du remariage de maman avec lui. En quelque sorte, c’est lui qui avait poussé à bout ma mère à divorcer avec mon père, alors qu’ils venaient juste de se séparer. Et c’est également lui qui avait demandé à mon père de demander au juge la garde de Reno et moi. Mais malheureusement, cela n’avait pas marché. Le juge a préféré, après plusieurs mois, trancher, consciencieusement. Il avait naturellement, même si curieusement, décidé de laisser un enfant à charge à chacun. Et donc, c’est depuis ce jour-là que Reno vit chez papa, et moi chez maman. Cela fait depuis deux ans environ que Reno et moi sommes, en quelque sorte, séparés. Heureusement, nous nous voyons encore le week-end. Ou devrais-je plutôt dire, un week-end sur deux. Mais malheureusement, ce n’est pas la plupart du temps, pas assez pour nous. Enfin, j’espère qu’il va débouler, sans un accroc, à l’enterrement.

À ce moment-là, une voiture arriva décemment et s’arrêta quelques secondes. Elle se trouvait en face à gauche de l’entrée du parking. La porte de la voiture s’ouvrit, un garçon en sortit et celle-ci repartit aussitôt. Le garçon n’était autre que mon frère, Reno.

Il était habillé exactement comme moi. Il portait un beau, et neuf, costume noir avec une cravate accrochée au col de sa belle chemise blanche. La sienne était de couleur rouge foncé et la mienne était de couleur vert foncé. C’était le genre de costume que l’on voyait généralement à n’importe quel enterrement. Il s’approcha de moi et se plaça à ma droite. Puis, il dit d’un ton enfin soulagé.

— Ha ! Tu ne peux pas savoir ce que c’est que d’être en voiture avec papa. Il n’a pas arrêté pendant tout le trajet de me donner des conseils !

— Quels genres de conseils ?

— Du genre, comment me tenir à table, être poli avec tout le monde, être gentil et compréhensif avec Howard… Et puis, bla bla bla et bla bla bla. En clair, il n’a vraiment pas arrêté. J’eus un petit rire et dis ensuite à Reno, sur un ton assez surpris.

— Attends ! Papa t’a demandé d’être gentil avec Howard ?

— Ouaip’ ! Tiens, je me demande bien pourquoi d’ailleurs ?

— Je pense que papa veut que son fils ne montre pas qu’il n’aime pas son beau-père.

— Que ses fils…

— Oh ! Ça va ! Je dois être sympa avec lui tous les jours, moi !

— OK ! Ne m’engueule pas non plus. Au fait, tu fais quoi ici, Eme ? Là, à l’entrée du parking ?

— J’attends les membres de la famille. Maman m’a demandé d’accueillir les invités. D’ailleurs, elle m’a aussi demandé de te dire que tu devais faire ça avec moi.

Un sourire narquois se dessinait sur mes lèvres. Il rouspéta.

— Oh non ! Ce n’est pas vrai !

— Ça ne t’enchante pas non plus, mon pauvre Reno. Ah ! Je crois qu’il y a une voiture qui arrive.

En effet, une voiture grise venait d’arriver. Elle entra dans le parking et se gara. Les portes de la voiture s’ouvrirent et quatre personnes en sortirent. C’était grand-père Adrien accompagné de grand-mère Aline, de tante Juliette et de tonton Vincent. Ainsi que la sœur de tante Juliette qui s’appelait Bénédicte. Ils s’avancèrent vers nous et nous firent la bise. Grand-mère, tante Juliette et sa sœur, ainsi que tonton Vincent se mirent à parler à Reno, sur son futur métier et sur ses belles notes à l’école, pendant que grand-père me parlait en faisant preuve d’un peu d’humour et de légèreté, à notre égard.

— Mon émeraude, mon bijou brillant, ma pierre précieuse, comment vas-tu, mon adorable poulet ?

— Très bien, haha, grand-père ! Merci à toi. C’est à toi que je devrais demander ça plutôt, non ?

— Ça va bien. Comme tu peux le voir, je me tiens encore debout, donc c’est que ça va pour moi. C’est ta mère qui m’inquiéterait plutôt ? Où est-elle bien passée celle-là encore ? J’espère qu’elle n’a pas donné d’ordres à toutes les personnes qu’elle attrape volontairement au tournant, plaisanta-t-il en rigolant, avec toute son affection.

— Non. À part Reno et moi, personne, grand-père !

— Oh ! C’est presque étonnant ça ! Et ton père, lui aussi, souvent, je me demande bien comment il va. Tu sais, qu’en grandissant, tu as de plus en plus de chances de lui ressembler, mon chéri.

— Ouais, OK, super. Merci papi. Je ne suis pas trop sûr quand même. Enfin, tant que je ne finis pas comme lui ça va, grand-père.

— Allons, ne dis pas de sottises, mon trésor. Et dis-moi également, as-tu fini, toi, par commencer au moins à écrire tes mémoires comme je te l’avais si bien suggéré ?

— Non, grand-père. Merci beaucoup. Mais je suis jeune encore et j’ai fini plutôt par passer mon temps autrement, grand-père. Finalement, je me suis dit que je n’avais pas besoin d’écrire mes mémoires.

— Ah, bon…

Grand-père avait l’air déçu. Cela se voyait sur son visage, même s’il le masquait avec son authentique immense mouchoir de poche aux bords tâchés par endroits. Pendant un instant, j’ai regretté de lui avoir dit cela. Après cette petite discussion, ils se dirigèrent, tous les quatre, vers la salle où maman les attendait avec impatience. Puis, dans la minute qui suivit, les autres invités arrivèrent.

Il y eut d’abord, les oncles et les tantes, les cousins et les cousines, les amis de la famille et de la défunte et puis enfin, le croque-mort, qui se dirigea vers la salle d’un pas assez lent et plutôt soutenu. Reno et moi étions enfin contents d’avoir terminé ce petit « Boulot ». Nous décidions donc d’aller rejoindre tout ce petit monde dans la salle, où tout était enfin prêt pour l’enterrement et pour la réception. Tout le monde était enfin arrivé.

On pouvait à présent observer les regards attentifs qui se portaient sur le cercueil. Les porteurs, des cousins de tante Romane, venaient d’arriver à leur tour et la cérémonie allait bientôt commencer. Howard était là, lui aussi. Il fit d’ailleurs des gestes d’interpellations à Reno et à moi. Cela m’intriguait beaucoup. Ma tête pencha vers Reno et je lui dis.

— Qu’est-ce qu’il nous veut, cet allumé ?

— Je n’en sais rien. Bah, on peut aller voir ?

— Mouais. Avec lui, tu sais, je ne m’attends jamais à quelque chose de cool, joyeux ou follement amusant.

Reno et moi marchions donc vers Howard. Celui-ci affichait un air malicieux, ce qui m’intriguait encore plus. Arrivé à lui, les regards de Reno et moi fixèrent sérieusement les yeux d’Howard. C’est moi qui décidai de parler en premier à Howard. En continuant de fixer ses petits yeux noirs et ronds, je lui demandais.

— Qu’est-ce que tu nous veux, Howard ?

Reno et moi arrêtions de le fixer, car celui-ci n’avait pas l’air d’aimer cela. Il nous dit d’une voix assez forte, mais avec une certaine délicatesse pour que les autres invités, et particulièrement maman, ne nous entendent pas.

— Ce que je veux ? Cela évidemment sur un ton, cavalier, méprisant, puis il continua son petit discours. Je voudrai deux choses : D’une, j’aimerai que vous arrêtiez de vous adresser à moi ainsi et de deux, je voudrais que vous que vous alliez dire à votre mère que nous nous entendions parfaitement bien tous les trois, s’il vous plaît, et qu’il n’y a aucun problème afin qu’elle soit rassurée. Voilà ! Vous avez bien compris ou vous préférez que je répète ?

J’allai m’énerver et même faire quelque chose que je pouvais éventuellement regretter. Cependant, Reno prit la parole à ma place et lui répondit sèchement, ou avec une pointe de colère dans sa voix.

— Tu nous demandes de dire à maman que tout se passe bien entre nous alors que, justement, tout ne se passe pas comme tu voudrais, donc mal, car monsieur Howard Blinov veut, si je ne me trompe pas, nous corrompre !

Howard n’avait pas l’air d’être tout à fait d’accord sur ce qu’avait dit mon frère. Il nous le fit savoir.

— Eh ! Je ne vous corrompre pas du tout ! N’essayez pas de me faire croire le contraire ! Je veux uniquement que vous fassiez passer ce mot à votre mère que tout se passe bien, s’il vous plaît, entre nous. Je suis votre beau-papa, non ? Oui, ou pas !

Reno commença à s’énerver à son tour et dit à Howard sur un ton, cette fois, ferme et concret.

— Eh bien, écoute-nous, beau-papa ! Si tu veux que tout se passe bien entre nous, tu n’as qu’à, pour commencer, nous foutre la paix et retourner gentiment à tes affaires ! Allez ! Viens, Eme ! On va aller rejoindre les autres de ce pas.

Reno me prit par le bras et m’emmena aussitôt vers maman, qui parlait tranquillement avec des personnes inconnues pour moi. Reno me lâcha ensuite le bras, puis ouvrit la bouche pour parler à maman. Cependant, celle-ci l’interrompit en annonçant à toute l’assemblée.

— Mesdames et messieurs, si vous voulez bien vous donner la peine de vous diriger vers le début du cortège. La cérémonie va commencer.

Tous les invités se dirigèrent alors vers le cimetière. Reno et moi fîmes de même. On suivit diligemment les invités jusqu’au cortège. Sur le chemin, Reno et moi discutions de choses et d’autres. D’ailleurs, Reno me posa une question, à laquelle je répondis sur-le-champ.

— Eme ? Dis-moi, tu la connaissais bien, tata, non ?

— Oui. Eh bien ?

— Tu l’expliques comment que personne ne nous ait prévenus pour elle. Pour son état, je veux dire. Il y a des psys qui auraient pu l’aider, l’amener sur une meilleure voie, au même titre que nous, sa propre famille, tu ne crois pas ?

— Ou percevoir des signes avant-coureurs, avant que je ne m’en mêle. Purée. Et encore. Mouais, tu n’as sans doute pas tort, frérot. Ils sont cons parfois ces psys, mais je me dis qu’ils auraient pu être utiles à cette si sinistre mélancolie que ressentait tata. Enfin. Ah ! Apparemment, la cérémonie est sur le point de commencer. Il fallait que j’aille au plus proche de tata. Je pris alors mes jambes à mon cou pour me rapprocher le plus possible du cercueil, quitte à bousculer légèrement quelques invités au passage. Reno était resté derrière. Mais, moi, je sentais déjà mes larmes couler le long de mes joues jusqu’à tomber sur la fine pointe de mes belles chaussures noires toutes neuves que maman m’avait achetées. Je portais ma main jusqu’à mon cœur, le serrant, car je savais que je ne la reverrais plus. Et cela, je n’arrivais pas à le garder pour moi.

Quatre hommes étaient effectivement en train de porter un cercueil avec des fleurs bleues ornées sur les côtés de part et d’autre, ainsi qu’habilement disposés derrière. Ils étaient habillés comme nous, en costume noir classique et blanc avec une cravate nouée autour du cou. Ils faisaient apparemment partie de la famille ou bien c’étaient des amis de la défunte. Les personnes qui étaient devant nous marchaient assez lentement. Elles avançaient derrière les quatre hommes qui portaient le cercueil. Maman et le prêtre, un ami de la famille, en tête du cortège. Nous marchions tous vers l’emplacement où allait être enterré le cercueil. Lorsque nous arrivions sur place, tout le monde se plaça autour du trou où allait être enterré le cercueil. Personne ne parlait, certains pleuraient et d’autres attendaient que le prêtre commence son sermon. Celui-ci commença d’ailleurs. Après avoir fini de parler, tout le monde prononça sobrement le mot « amen » et les quatre hommes qui portèrent le cercueil saisirent des pelles qui ne se trouvaient pas très loin de l’emplacement. Puis, ils attrapèrent, avec l’aide des pelles, de la terre qui était entassée. Ensuite, ils rebouchèrent lentement le trou où se trouvait le cercueil de tante Romane. La cérémonie, enfin terminée, tous les invités retournèrent à la salle, manger et faire la fête, probablement. Tout le monde, hormis Reno. Lui, restait là, assis sur sa cheville, le regard posé sur la photo de la tante de maman, Romane. Il avait l’air songeur. Je m’approchai de lui et j’eus pendant un court instant un léger sourire au coin de mes lèvres. Je le regardai, même si lui ne me regardait pas, et lui dit d’une voix posée.

— À quoi penses-tu, Reno ?

— Je réfléchissais. Je me demandais, après toutes les épreuves qui nous sont tombées dessus, pourquoi on se plaignait de notre sort. C’est vrai, on vit séparé, pourtant, on n’est pas mort. On devrait arrêter de penser à ce qui nous est arrivé et peut-être même, montrer un peu plus de respect et de sympathie envers Howard. Même si on le déteste.

Il eut, lui aussi, un sourire au coin de ses lèvres. Je tournai le dos à Reno, regardant vers l’entrée du cimetière et lui dis ensuite.

— Ce n’est pas notre faute si on ne l’aime pas. C’est lui qui devrait être plus sympathique avec nous. Mais bon, tu sais, il n’y a pas que lui qu’on déteste.

— Ah bon ? Et, qui d’autre ?

— Eh ben… Papa !

Reno se redressa et se leva immédiatement du sol. Alexis Jonathan Kim Clarksen, notre père biologique, était là.

Notre papa a quarante-quatre ans et quelques mois, porte des lunettes et me ressemble physiquement trait pour trait, si ce n’est que son âge varie significativement avec le mien, il ne porte pas de teinture présente sur ses cheveux originairement bruns. La différence sensiblement présente sur son visage, souvent tendu, mais mature, étant sa tache de naissance, quelque peu étendue, au milieu de son cou et ses cheveux plus longs, couleur poivre et sel, actuellement plus longs et notamment beaucoup plus bouclés que les miens. Enfin, c’est ce que disent les oncles, les tantes, et j’en passe, de la famille.

Il était en train de parler avec maman. Mais, de quoi pouvaient-ils bien causer ? Telle était la question que je ne voulais pas sortir de mon esprit. Reno se leva lentement, regarda attentivement au loin et à ce moment-là, il l’aperçut, lui aussi, notre paternel.

— Mais, qu’est-ce qu’il fait là ? Normalement, il ne devait pas venir me chercher !

— Tu ne devais pas venir dormir chez moi, ce soir ?

— Si !

— Et tu devais passer la semaine à la maison ?

— C’est ça ! Papa a dit que c’était plus pratique pour moi et pour mon stage.

Logiquement, le lendemain, Reno devait commencer sa semaine de stage en entreprise. Le magasin où il devait effectuer son stage n’était qu’à une vingtaine de mètres, environ. C’est donc pour cela que papa et maman avaient décidé que Reno devait passer la semaine à la maison, car ce serait bien plus pratique et simple pour lui. D’ailleurs, j’étais très content de cette nouvelle. Mais, malheureusement, vu que papa était là, je me dis que les plans ont dû finalement changer. Maman avait l’air fâchée envers papa, d’après ce que je voyais. Je voulais en savoir un peu plus sur ce qui se passait entre elle et lui. J’allais m’avancer vers eux, mais Reno me devança. Allez savoir pourquoi je lui ai dit ceci.

— Eh ! Qu’est-ce que tu fais ? N’y va pas !

— Attend, Eme ! Ne me dis pas que tu n’as pas envie de savoir ce que papa fait ici ?

— En fait, si ! Bien entendu ! Je veux savoir ce qu’il fait là.

Je m’approchai de Reno, et tous les deux, nous nous dirigions donc vers notre père qui parlait toujours avec maman. Lorsque nous arrivions, ils s’arrêtèrent aussitôt. Reno et moi demandions en même temps à papa.

— Qu’est-ce que tu fais là ?

On se regarda un instant, puis papa nous répondit, d’un ton net, sec.

— Je suis ici pour vous ramener à la maison.

— Quoi ?

Nous nous exclamions en même temps tous les deux, car normalement Reno devait dormir ce soir à la maison et passer la semaine chez moi. Pourquoi papa avait-il changé d’avis ? Pourquoi voulait-il que je vienne moi aussi chez lui ? On n’allait pas tarder à le savoir. Mais, allait-il dire la vérité ? À vrai dire, je n’en savais absolument rien. Il nous expliqua, surtout à moi, d’une voix calme et affirmée.

— Écoutez, je sais que Reno devait dormir à Montpellier. Mais, j’ai absolument besoin de lui. Et de toi aussi, Émeraude. C’est pour cela que vous passerez la semaine à la maison.

Reno n’approuvait pas du tout cette décision.

— Quoi ! Mais comment ça ! Comment vais-je faire pour mon stage !

— Mais, ne t’en fais pas pour ça ! Je t’y emmènerais moi-même à ton stage. Le matin, très tôt, certes, mais…

Reno coupa la parole à papa à ce moment-là.

— Mais, papa…

— Il n’y a pas de mais qui tiennent ! Vous venez et puis c’est tout !

J’allai m’interposer, mais un individu me coupa la parole en débarquant subitement derrière nous. Cette personne, c’était Howard.

— Salut, la compagnie ! Alors, que se passe-t-il par ici ? Vous ne venez pas faire la fête ?

Je me tournai vers lui et m’exclamai.

— Howard, tu sais exactement ce qui se passe ! N’est-ce pas ?

— Pff ! Bien sûr que non ! Qu’est-ce que j’aurai fait d’après toi, Emeraude ?

Je le regardai droit dans les yeux, d’un air méfiant. Il fit de même. Je lui dis, le regard toujours aussi suspicieux.

— D’après moi, tu aurais demandé à mon père de finalement garder Reno chez lui. Et comme cela, tu n’aurais pas à supporter sa présence pendant une semaine ! Et, par la même occasion, tu lui aurais demandé de me garder aussi ! N’ai-je pas raison, cher beau-papa adoré ?

Il n’eut pas le temps de répondre, car maman commença à nous crier dessus. Elle nous dit, d’une voix énervée.

— Arrêtez ! Vous ne pouvez pas un peu vous supporter ? Ne serait-ce que cinq minutes ! Oh ! Et puis, vous m’énervez ! Allez-vous-en sur-le-champ, toi et ton frère ! Allez !

Reno tenta de rouspéter et même de protester, mais je l’en empêchai. Je voyais bien que maman avait l’air très en colère. Elle ajouta seulement, d’un ton sec et franc.

— Alex ! Emmène-les, s’il te plaît !

Sur ce, d’un air assez triste, Reno et moi montions alors dans la voiture de papa. On partit aussitôt, laissant maman et Howard derrière nous. Pour la première fois depuis très longtemps, j’eus de la compassion envers Howard.

Une petite heure plus tard environ, nous descendîmes tous les trois de la voiture. Devant moi se dressait notre bonne authentique et grande maison. La maison de mon enfance. Notre enfance, à Reno et à moi. On était si bien tous les quatre, à cette époque. Mais depuis deux ou trois ans environ, on vit séparément. Maman, Howard et moi habitons dans un quartier sympathique de Montpellier et papa habite avec Reno à Sète, dans cette maison en hauteur. Je me demande pourquoi je ressasse encore cette histoire. Bref, maintenant c’est papa et Reno qui habitent dans cette maison-ci. Moi, je n’y vais qu’une fois par semaine, environ.

Lorsque l’on était encore de jeunes enfants débordant d’énergies, Reno et moi adorions jouer dans le jardin. On jouait la plupart du temps, soit à la bagarre, soit aux pirates, ou bien aux aventuriers perdus. C’était le bon vieux temps. On aimait aussi jouer à cache-cache dans la maison. Elle était assez grande pour jouer à ce jeu. Elle est constituée de deux étages, sans compter le petit grenier en haut et la grande cave en bas. Il y avait en tout, dans la maison, douze pièces environ. C'est-à-dire, un petit hall d’entrée, un bureau, un salon, une cuisine, les toilettes, un placard sous l’escalier et un petit couloir, menant principalement à la cave. Toutes ces pièces se trouvaient au rez-de-chaussée. Ensuite, au premier étage, se trouvait la chambre de Reno, ma chambre, la chambre d’ami, la salle de bain et le grenier. On possédait aussi un garage où l’on y rangeait, principalement, la voiture. Bref, c’était une belle maison où l’on pouvait aller partout. Hormis, une seule pièce, où l’on avait formellement interdiction de s’y rendre pour quelque raison que ce soit. La cave, qui était le seul lieu de la maison où l’on n’avait pas le droit d’aller. C’était dans cet endroit où papa travaillait pendant des heures interminables sur son projet. Projet, dont on ignorait parfaitement l’identité.

Après être entrés dans la maison, nous montions dans notre chambre respective, laissant papa à ses occupations. Je parlais bien entendu de son projet. Après m’être installé dans ma chambre, je me dirigeai vers celle de Reno. J’ouvris sa porte et l’aperçus, assis sur son lit, en train d’écouter, le volume quasi à fond de la super techno avec son nouveau modèle de casque audio, le WOOJER® Edge NG, New Génération. Pour l’appeler, il fallait forcément que je hurle près de lui son prénom. Lorsqu’il m’entendit enfin, il arrêta la musique, puis posa le WOOJER® Edge NG sur son lit et me dit ensuite.

— Quoi ? Qu’est-ce qu’il y a, Eme ?

— Il n’y a pas quelque chose qui t’intrigue dans cette histoire ? Maintenant que j’y repense, je me dis qu’il y a quelque chose de louche dans tout ça. Pourquoi maman nous a laissées partir comme ça ? Et pourquoi papa voulait-il absolument nous prendre chez lui pendant une semaine ? Pourquoi tous ces changements de plans ? Tout cela m’intrigue. Pas toi ?

— Non. Enfin, si un peu. C’est vrai que tout ceci est louche. Mais, que veux-tu qu’on y fasse ? On n’a pas tellement le choix, tu sais.

— Ouais, tu as raison. Il n’empêche que tout cela m’intrigue beaucoup. Je suis sûr que ça a un rapport avec son projet.

Reno me regarda d’un air que je pourrai qualifier d’étrange et de soucieux. Il me dit ensuite.

— Eme, arrête ! Tu commences à devenir parano, là. Essaie de ne pas te préoccuper de tout cela, car… Il marqua une pause et reprit. Cela risque de te perdre.

Je ne comprenais pas pourquoi il avait dit cela. Néanmoins, je savais qu’il me cachait quelque chose. Je voulais en savoir un peu plus sur ce mauvais présage qu’il semblait m’annonçait.

— Reno, pourquoi dis-tu cela ? Qu’est-ce que tu me caches ? Qu’est-ce que tu sais que je ne sais pas ?

Je ne savais pas s’il allait me donner une réponse, car, à ce moment-là, notre père nous appela.

— RENO ! ÉMERAUDE ! Descendez, s’il vous plaît ! J’ai quelque chose de très important à vous dire ! Et à vous montrer aussi !

Nous descendîmes alors en bas, l’air ébahi, rejoindre papa à la cave. En même temps que nous descendions les marches de l’escalier, Reno se permit de me dire.

— Tu vois, finalement tu les auras peut-être tes réponses, Eme.

Allez savoir pourquoi, mais j’étais certain que ce qu’il m’avait dit -là n’avait rien de sympathique. Après avoir descendu les escaliers, nous nous trouvions devant la porte fermée de la cave. J’avais l’impression que la tension montait. On se trouvait à présent devant la porte, en train de se demander si nous allions avoir enfin les réponses qu’on attendait, que j’attendais. Nous nous demandions surtout qui allait ouvrir la porte.

Reno me regarda et me dit, la voix haletante.

— Eme, j’ouvre la porte ou pas ?

Je réfléchis un instant. Je n’étais pas tout à fait sûr si l’on devait ouvrir ou pas la porte. Je me demandais vraiment ce que nous allions trouver à l’intérieur. Après tant d’années, nous allions enfin connaître la vérité. Nous allions savoir ce qu’il y a dans cette pièce. Honnêtement, j’avais un peu peur. Reno n’attendit pas ma réponse. Il ouvrit lentement la porte de la cave. Celle-ci grinçait énormément. Cela nous apportait une petite angoisse et l’attente était encore plus longue.

Lorsque la porte s’ouvrit enfin, on découvrit avec stupéfaction, bouche bée, quelque chose d’extraordinaire. En tout cas, pour nous cela l’était.

## Chapitre 3

## La porte des mondes

Reno, en petit frère loyal, referma la porte, se plaça à côté de moi et regarda la pièce avec effarement. On observait la cave, ou plutôt le laboratoire de papa. Il y avait tant de choses dans cet endroit. Il y avait tout d’abord, une immense et longue bibliothèque où était entreposée soigneusement des tonnes de livres. Je me demandais bien sur quoi ils portaient exactement. Dans ce grand laboratoire, il y avait également quelques expériences avec différents outils servant à la chimie et à la science, probablement. Il y avait aussi une table de taille imposante où était éparpillée une dague ainsi que beaucoup de documents et autres papiers parlant d’un sujet bien précis. Trois chaises étaient placées autour de cette table. Il y avait aussi un ordinateur, placé sur un grand bureau, ainsi qu’à côté, deux ou trois machines servant à alimenter ou à actionner une grande et mystérieuse porte. C’est cette porte-là qui nous a le plus impressionné.

Nous avancions assez lentement vers elle, tout en scrutant avec attention la structure de la porte. Cette porte-là était de forme triangulaire et grande. Assez pour y faire passer deux à trois personnes facilement. À chaque extrémité de la porte, un symbole y était significativement gravé dessus. L’un semblait représenter le feu, le second, la terre et le troisième, l’air qui paraissait surplomber les deux autres. Jusque-là c’était plutôt facile à comprendre. Si on résonne bien, en toute logique, il manquait un élément, précisément, l’eau. Celui-ci devait se trouver ailleurs. Il y avait également toutes sortes de fils et de câbles qui étaient reliés à cette incroyable machine que mon père avait créée. Il y avait une seconde structure qui entourait la première porte. Elle servait sans doute à maintenir la pression, qui pouvait sans doute être trop dense. Son alliage était fabriqué de manière très forte et très résistante. Je me demandais bien à quoi pouvait servir cette étrange porte. Peut-être que papa pouvait éclairer ma lanterne sur ce sujet.

Il était en train de bidouiller, comme souvent j’imagine dans ce lieu-ci, quelques boulons et quelques boutons sur une machine servant vraisemblablement à actionner la porte. De plus, il portait un masque chirurgical. Comme s’il voulait encore se protéger aujourd’hui de ce terrible virus, le Covid-19. Par pitié. En l’interpellant, il se retourna précipitamment, oubliant même d’enlever son masque.

Il nous dit, d’un air emballé et satisfait.

— Ah ! Mes garçons. Vous tombez à point nommé !

Puis, il enleva son masque chirurgical, le jetant ainsi à la poubelle. Il y avait beaucoup de bruits dans cette pièce. Les machines de papa tonnaient et se faisaient entendre dans toute la pièce. Pourtant, celle-ci était parfaitement bien isolée du son. C’est pour cela qu’il haussa le ton de sa voix afin que mon frère et moi l’entendions de manière correctement audible.

— Le projet sur lequel je travaillais est pratiquement achevé. Il ne me reste plus qu’à voir deux ou trois détails à régler… Et surtout, à tester la porte, au moins une fois. Ensuite, il ne nous restera plus qu’à partir.

On était un peu étonné par ce qu’avait dit papa. Reno regarda papa d’un air un peu perdu comme s’il n’avait rien compris par ce qu’avait dit papa. C’était d’ailleurs le cas. Il le regarda de cette façon et lui dit.

— Partir ? Où ça ! C’est quoi cette machine ! Et tout ce qu’il y a dans cette pièce ! C’est quoi !

Papa se dirigea vers la table et nous fit signe de nous asseoir. Nous nous exécutions aussitôt. Papa s’était assis en face de nous. Je remarquai qu’il y avait beaucoup moins de bruit, de ce côté de la pièce. Papa nous expliqua alors tout, du début jusqu’à la fin.

— Écoutez, je vais tout vous raconter. Alors, écoutez bien et surtout, ne me coupez pas la parole ! Tout a commencé, il y a environ treize ans. Vous étiez encore tout petit, à cette époque. Reno ne devait avoir pas plus de deux ans et quelques mois. Vous savez sans doute comment se transmet l’héritage de la famille Clarksen ?

À ce moment-là, Reno coupa soudainement la parole, sans faire exprès, à Papa et dit alors sur un ton assez excité.

— Ouaip ! L’aîné de la dernière génération de la lignée « Clarksen » obtient, après sa majorité, une grande partie de l’héritage de la famille ! Et, plus exactement, cette maison dans lequel nous nous trouvons tous les trois actuellement. Et, euh…

Je continuai le récit de Reno sur le même ton.

— Et ensuite, le cadet et le benjamin obtiennent seulement à leur majorité également le droit de posséder l’autre partie de l’héritage de la famille Clarksen. C’est-à-dire une belle somme d’argent, si je me souviens bien, et quelques biens personnels…

Nous étions assez fiers de cet héritage. Cependant, Reno me coupa tout de même la parole en poursuivant mes dires, toujours sur le même ton.

— Et le truc le plus dingue, c’est que nous sommes la seule famille, dans le coin, à avoir de tels droits de succession !

Nous nous exclamions d’une manière tout simplement joyeuse. Allez savoir pourquoi, mais nous avions l’air plutôt heureux de cet héritage. Papa, lui n’était pas tout à fait d’accord. Enfin, c’était surtout pour autre chose, je crois.

Il s’exclama, l’air énervé.

— Oh ! Mais oh ! Qu’est-ce que je vous ai dit, il n’y a même pas cinq minutes ! ON-NE-ME-COUPE-PAS-LA-PA-ROLE !

On lui répondit alors en même temps, sur un ton enfantin.

— Désolé, papa !

— Merci. Je reprends. Où en étais-je déjà ? Ah oui ! Donc, après avoir hérité à mon tour de la maison et après avoir épousé votre mère, à cette époque je devais avoir à peu près vingt-deux ans, on s’est installé dans cette maison. Et puis, deux ans plus tard environ, nous avons eu un enfant. Un si beau bébé. C’était bien entendu, toi, Émeraude. Et puis, nous en avons eu un autre, un deuxième garçon. C’était toi, Reno. Je me rappelle encore le visage qu’avait votre mère à ce moment-là. Elle qui était si heureuse, avec moi, je veux dire. Et puis, je l’étais également, bien évidemment. Je me souviens du regard qu’elle avait quand elle vous observait. Elle avait les yeux qui pétillaient de bonheur. Vous étiez pour nous, ce qui a pu nous arriver de meilleur dans la vie. Votre mère ne voulait que votre bonheur. Elle voulait que vous deveniez, avant tout, fort et en bonne santé. Elle voulait que vous résistiez à toutes les épreuves que vous auraient à traverser durant votre vie. Je pense que c’était pour cette raison qu’elle m’a demandé de m’occuper de son potager. Et c’est à ce moment-là que tout a commencé. Quand j’ai dit son potager, j’aurais dû signifier mon potager. À vrai dire, c’était plus le mien que le sien. C’est moi qui ai planté les graines, labourer le champ, arroser les légumes tous les jours lorsque je le pouvais. Votre mère ne voulait que personne ne voit ses plantations. Elle disait que n’importe qui pouvait y voler des légumes ou bien des fruits. Elle m’a donc conseillé ou devrais-je dire ordonné de creuser, environ quatre ou cinq mètres de profondeur, pour que le potager ne se voie pas aux yeux de tous. À vrai dire, je trouvais cela complètement ridicule, car il se trouvait juste derrière la maison. Je me suis souvent demandé pourquoi elle voulait bien un. Et un grand qui de plus est. Même si je connaissais la question, je ne pouvais pas m’empêcher de penser à tout ça. Mais bon, je me disais que tout cela n’avait aucune importance. Que je savais qu’elle faisait cela pour votre bien. Qu’elle avait ses raisons. Alors, je me suis mis à creuser. Inévitablement, encore et encore. Cela allait de soi, me direz-vous. Et alors que j’atteignais les cinq ou six mètres de profondeur, je fis, je pense, la plus incroyable des découvertes de ma vie. J’ai découvert avec une grande surprise un coffre des plus anciens. Au début, je ne savais pas ce que c’était. Normal. Je l’ai découvert en fait en creusant un peu plus. J’avais tout d’abord entendu un tintement métallique sonner de manière plutôt creuse. Et donc, en creusant un peu plus profondément, je découvris alors, magnifiquement, un coffre de taille standard, très beau, mais surtout très vieux. Il y avait un brin de nettoyage à faire pour le restaurer tel qu’il était au départ, c’est certain, me disais-je. Je le sortis donc de la terre et le porta avec beaucoup de difficultés, sur mon petit chariot rouge foncé à roulettes, jusqu’à la table de la cave. Je pris le temps de le poser sur la table.

Normal, il était tellement lourd. Je pris un chiffon, l’humidifiai, et nettoyai un maximum, du mieux que je puisse, afin de faire ressortir son éclat d’antan. Une fois cela rectifié, je pus apercevoir, avec clairement plus de distinction, les inscriptions qui ornaient miraculeusement le dessus du couvercle. C’était comme des sortes de dessins étranges, représentant des monstres, à mon sens, inconnus et à mon grand désarroi, effrayants. Je pus également examiner le curieux cadenas qui bloquait l’accès aux secrets que renfermait ce coffre.

Sur le cadenas, il y avait une inscription forte intrigante. Trois lettres, les initiales d’un membre vraisemblablement ancien de la famille. Un membre vraiment très ancien de la famille. Les initiales représentaient un S, suivi d’un G et d’un C. J’allai chercher un marteau qui était posé contre un mur et je frappai de toutes mes forces sur le cadenas. Celui-ci se brisa entièrement et je pus enfin ouvrir le coffre. À l’intérieur, il y avait trois documents identitaires, une mystérieuse dague et une vieille lettre écrite par un ascendant de la famille Clarksen. Voici ce que disait sa lettre :

« *Chers descendants de la famille Clarksen. Voilà des années que j’ai entrepris mes recherches, seul, sur une effrayante, mais certes forte fascinante créature que j’ai découverte avec Aurora Bogært, ma chère et tendre compagne, lors d’une balade nocturne aux abords du paisible village de Braşov, non loin de la délimitation des frontières avec la Valachie. La Ţara Romaneâscă, comme le prononcent les autochtones de la région. C’est lors d’une nuit où le ciel s’était complètement assombri que j’ai pris l’initiative de poursuivre mes recherches activement sur cette créature si étrange, mais qui me fascinait à un point que je ne saurais décrire. Avant de poursuivre cette lettre, sachez que je m’en veux terriblement. Et que, probablement, si je pouvais revenir en arrière, je le ferai pour une seule raison. Mais il a fallu que je poursuive jusqu’à arriver devant la porte d’un château, que dis-je, un manoir. À l’intérieur, il y avait du sang étalé de partout et l’on ne pouvait que contempler toutes ces machines destinées uniquement à la torture de l’être humain. Au début, Aurora et moi avions peur de ce qu’il s’y tramait. Seulement, il fallait redoubler de ténacité. C’est avec toute sa confiance que nous nous enfoncions à l’intérieur. Je savais que c’était une mauvaise idée. Elle voulait me faire douter de ma personne. C’est pour cette raison-là que je lui ai suggéré de suivre la seconde aile qui se présentait à nous, pendant que je fonçais dans la première. À vrai dire, nous ne nous séparions jamais. Cette fois-là mon cœur vibrait à toute allure, et mon corps me disait continuellement d’avancer. Seulement, je venais tout juste de me perdre dans un dédale de couloirs immenses, rempli de tableaux plus effroyables que la demeure elle-même dans laquelle je me trouvais. Même pour Aurora, je ne savais dans quelle direction aller. Alors, je l’ai appelé. Une fois, deux fois, trois fois, jusqu’à ce qu’elle n’en puisse plus d’entendre ma voix dire criait son nom à travers cette vaste bâtisse lugubre. J’avais beau crier n’importe quel mot, c’était inaudible. Les murs étaient si épais et la lumière si faible, que je ne voyais ressortir que ce sang sale étalé sur les murs du château. À un moment donné, je me souviens avoir prononcé ces mots-là. Qui est-là ? C’est lorsque j’avançai dans un nouveau couloir que je sentais la fin pour moi approcher. Je préférais alors ouvrir rapidement la grande porte aux crochets en argent qui se tenait en face de moi. Grande et solide. J’utilisai toutes mes forces pour l’ouvrir. À son ouverture, la stupeur et l’immobilisation de tout mon corps m’envahirent. Je ne pouvais bouger un seul membre. Que fallait-il que je fasse ? Je ne pouvais qu’observer avec horreur ce que cette créature était en train de faire devant moi. C’est quand sa tête, après avoir mâché le visage de ma femme au corps inerte, se releva que je pus reconnaître ce sourire qu’il m’adressait directement. Celui si beau d’Aurora, que j’aimais tant, venait lui de disparaître dans une lumière blanchâtre pour aller dans un lieu inconnu des terriens. Il était satisfait de ce qu’il venait d’accomplir. Il l’avait tué. Pourquoi ? Alors que son sang arrivait presque à mes pieds, je ne réfléchis pas un instant de plus. Non pas pour sauver ma peau, mais pour ne pas lui laisser le choix de faire qu’il voulait de moi, il fallait que je m’enfuisse. Fuir, je n’aimais ni ne voulais faire cela. Néanmoins, si je voulais survivre, il fallait tourner les talons à cette bête répugnante. Alors, je pris mes jambes à mon cou. Ce n’est qu’une fois arrivé à l’extérieur, en ce qui me semblait être si peu de temps, que je me rendais compte de mon inutilité. Car, cette créature malfaisante s’était déjà envolée à travers ciel et étoiles. Que devais-je faire à présent ? Et, que me restait-il à mon tour avant de finir tout comme ma très chère Aurora ? Je me suis vite décidé. J’ai pris ma plume et mon encrier, et puis je vous ai écrit. Cette lettre qui j’espère vous fera prendre un autre chemin que le mien. Car, je ne pouvais me résigner à la laisser gésir là-bas. Sans moi. Heureusement, j’étais brillant. Si brillant qu’avant de tomber sur ce couloir qui me menait jusqu’à la plus terrifiante des épreuves de ma vie, j’avais réussi, d’une surprenante manière, à mettre la main sur un carnet. C’était ce vade-mecum qui me guida vers mon illustre génie. Tout était là. Les symboles étaient réunis pour que je puisse aboutir à la construction d’une porte triangulaire. Après des mois passés dans mon laboratoire, presque délabré, à la construire. Je pus facilement lui donner un nom, tout naturellement, je lui donnai le nom de “porte aux mondes parallèles”.*

*À vous qui retrouverez le coffre avec mes initiales sur le dessus du cadenas, enterrez-moi si vous me retrouvez, si possible à côté de celle qui a partagé ma vie ici, dans ce monde. Et débarrassez-vous du vade-mecum. Je veux que personne ne puisse commettre la même erreur que j’ai faite. C’est-à-dire, se perdre à tout jamais, de la manière la plus niaise qu’il soit. Se sentir complètement biaiser comme un simple benêt. C’est trop dur pour moi.*

*Je vous prie de ne jamais oublier la devise familiale : “Il ne faut jamais sous-estimer les capacités d’un membre de la famille Clarksen”. Je sais sur qui je peux compter. Tous mes espoirs sont placés consciencieusement en vous, tout comme j’ai minutieusement conduit toutes ces choses en lieu sûr. Très sûr. Vous trouverez intelligemment l’endroit où elles sont enfouies.*

*Sur ce, je vous quitte. Je m’en vais. Et autant que je vous le dise là, nous ne nous verrons sans doute pas. Alors, bonne et longue route à vous, à tout jamais ».*

*El nu trebuie să vadă niciodată ziua, în timp ce soarele este pe cale să apună, umbra nopții este cea care va dezvălui locul său strălucitor de ascundere.*

*Signé, Professeur Stanislas Gontran Clarksen,*

*Vendredi 27 décembre de l’année 1476*.

En dessous, de la date, était apposée une signature de notre descendant, ainsi qu’un symbole que je ne savais reconnaître vraiment.

— Voilà. Maintenant, vous savez tout. On dit qu’il n’a jamais traversé la porte et surtout, que l’on a retrouvé son corps quelque part, en Roumanie. Il marqua une pause et reprit ensuite la parole. Cependant, je suis sûr qu’il voulait que ses projets soient repris en main et continués par sa descendance.

Papa reposa la lettre sur la table. Il la tenait toujours précieusement dans ses mains. D’après la date que je pouvais apercevoir, elle avait l’air très ancienne. En tout cas, tout ce qu’il y avait écrit dessus était absolument incroyable. Fallait-il y croire ? Cela semblait si irréel. Car si la porte qu’avait conçue papa est identiquement la même que celle de la lettre et que la dague qui se trouvait dans le coffre est également la même que celle de la lettre, cette histoire pouvait être vraie. Et papa n’était peut-être pas aussi cinglé que cela aussi. Bref, tout ceci portait à croire que c’était peut-être notre destin. Celui de sauter à travers cette porte pour partir je ne sais où, avec papa, à la recherche de cette créature et de tout ce qu’il y avait autour d’elle.

Reno allait donner son avis là-dessus, lorsque l’on entendit soudainement sonner à la porte d’entrée de la maison. Il y avait quelque chose d’anormal, d’inhabituel. Je demandai inopinément à mon père.

— Papa ? Tu peux me dire comment cela se fait que l’on entende d’ici la petite musique de la sonnette ?

— Oh ! C’est très simple ! J’ai placé un micro dans l’interphone de la maison. Comme ça, si quelqu’un sonne à la porte, je l’entends et ensuite, je cours lui ouvrir la porte.

Reno dit ensuite à papa.

— Et donc là, il y a quelqu’un qui a sonné à la porte.

Papa acquiesça d’un signe rapide de la tête, se leva et se dirigea vers la porte de la cave. Il posa sa main sur la poignée et nous dit ensuite d’une voix pressée.

— Allez, on sort ! On se grouille !

Nous sortîmes donc obligatoirement de la cave, papa ferma la porte rapidement à clef et nous allions voir qui avait sonné à la porte d’entrée. C’est Reno qui ouvrit la porte d’entrée. J’aperçus alors, un homme de taille moyenne, la quarantaine environ, l’air jovial et les cheveux fraîchement coupés blond foncé, les yeux marrons, de chics habits, accompagnées de jolies chaussures noires et d’une paire de lunettes de soleil qu’il portait de

manière distinguée sur les yeux. D’ailleurs, il les retira et les mit dans la petite poche de sa chemise noire. Il nous salua tour à tour en nous serrant promptement la main, ainsi qu’en dernier à papa et lui dit ensuite.

— Mon cher Alex, cela faisait longtemps que je ne t’avais pas rendu visite. Et comme je passais par-là, je me suis dit « Max. Et si tu allais faire un petit coucou à ce bon vieil Alex ? » Alors, je me suis dit, va faire le plein d’essence à la station-service ! Et puis, me voilà.

Ce type avait l’air très content de voir papa, car un joli sourire se lisait clairement sur son visage. Il nous regarda et nous dit tout en souriant.

— Salut, les jeunes !

Puis, il se tourna vers mon père et lui dit sur un ton interrogateur.

— Oh ! Ce sont tes enfants, je suppose ?

— Oui, en effet. J’ai oublié de te les présenter, excuse-moi. Ce sont effectivement mes fils. Maxwell, je te présente Émeraude et Reno. Les garçons, je vous présente Maxwell Nicholas, un collègue du boulot.

On sourit à notre tour et le salua en lui répondant d’une même voix, courtoise et polie.

— Bonjour !

Je n’avais pas du tout envie de discuter avec le collègue de bureau de papa. Cela dit, il n’y avait pas utilité de faire la conversation avec lui. Car, papa et lui discutèrent tous les deux de choses et d’autres, de la pluie et du beau temps, sans se soucier de nous.

Alors, je me déplaçai discrètement vers papa et le bousculai légèrement.

— Oh ! Excuse-moi, papa.

— Ce n’est pas grave, mon fils.

— Euh, papa ! Je suis sûr que ton ami doit avoir soif. Tu devrais lui servir à boire dans le salon.

Celui-ci avait assurément soif. Il le fit d’ailleurs savoir à papa.

— Mais oui ! Tu as bien raison, gamin ! Alex, si tu as de quoi me désaltérer, je veux bien que tu me serves quelque chose de frais. Je meurs de soif.

Papa acquiesça, un peu à contrecœur. À vrai dire, il n’avait pas tellement le choix.

— Bien. Je t’en prie. Suis-moi dans le salon, Maxou. Je vais t’ouvrir mon sympathique bar, rien que pour toi !

Il se dirigea donc au salon, l’air assez jovial, accompagné de son collègue de travail. Et pendant ce temps, Reno et moi nous nous dirigions vers la cave. Arrivé devant la porte, Reno me dit.

— Pourquoi as-tu demandé à papa de désaltérer son collègue ?

— D’après toi, c’était pour qu’on puisse retourner discrètement à la cave.

— Ah oui ! Mais, tu n’aurais pas oublié quelque chose par hasard ?

Il me fit une tape sur le front.

— La clef, idiot !

Je la sortis d’un air bien malicieux de ma poche.

— Tu me prends vraiment pour un cave. Qu’est-ce que tu crois ? J’y avais pensé.

— Waw ! Alors là Eme, je dois avouer que tu viens carrément de me sidérer sur place ! Comment as-tu fait pour l’avoir ? Je croyais qu’elle était dans la poche de papa.

— Elle y était. Je le lui ai juste emprunté sans qu’il ne sans aperçoive.

— Quoi ! Mais, tu veux dire que tu le lui as volé !

— Évidemment ! Comment veux-tu que l’on entre dans la cave sinon, bêta !

— Mais, pourquoi veux-tu retourner à la cave ? Et, comment cela se fait que tu saches voler ?

— Devine ?

Après avoir cherché la clé, car il n’y en avait pas qu’une seule dans le trousseau volé à papa, j’ouvris la porte de la cave. J’entrai à l’intérieur et Reno aussi. Je fermai à clef la porte derrière moi. J’avais laissé la clé ouvrant la porte de la cave dans la serrure lorsque j’avais refermé la porte. Ensuite, Reno me regarda dans les yeux et me dit ensuite.

— Eme, je t’ai posé deux questions et tu n’as répondu à aucunes d’entre-elles.

— Si, je t’ai dit : devine ?

— Devine quoi ! ?

— Bon, d’accord ! Je vais te le dire étant donné que tu n’as pas envie de jouer ! J’eus un petit sourire malicieux et continuai ma petite explication. C’est Howard qui m’a appris à voler.

— Quoi ! Mais pourquoi a-t-il fait cela ?

— D’après toi ? Il pense que je suis un idiot qui comprend ce qu’on lui dit, mais qui, ensuite, fait absolument tout de travers. Il voulait me tester, que je me fasse prendre quoi. Il avait tort. Mais, bon en même temps, je n’ai pas tellement volé. Enfin, voilà.

— Mais pourquoi voulait-il que tu te fasses prendre ?

— Oh ! Tu m’agaces à la fin ! Je n’en sais rien ! Pour que je me fasse engueuler par maman ! Probablement ! Et tu connais maman, ce qu’elle déteste par-dessus tout, ce sont les menteurs, et les voleurs ! Et un jour, alors qu’on était en train de manger à table, Howard m’a demandé si un jour, j’avais déjà volé quelque chose. Et je lui ai répondu que non, évidemment. Si maman savait que je volais, elle m’aurait envoyé dans un pensionnat ou bien un centre de redressement, quelque chose dans le genre. Et comme cela, Howard serait débarrassé de moi. Enfin, c’est mon avis.

— Oh ! L’enf…

— Ouais, comme tu dis. Bon, j’ai répondu à ta première question. Quelle était la seconde déjà ?

— À vrai dire, c’est à la seconde auquel tu as répondu. L’autre, disons que c’est simplement : Pourquoi veux-tu retourner à la cave ?

— Ah oui. Je vais te le dire.

Tout en regardant Reno, sans le quitter du regard, je me déplaçai vers la porte des mondes. Je dois avouer que j’aimais bien ce nom. Ensuite, toujours sans quitter Reno du regard, je pointai du doigt la porte et lui dit, sur un ton sérieux comme je ne l’avais jamais été.

— Cette porte que tu vois là, c’est peut-être elle, la clé de notre destin. Nous faisons partie d’une grande et mystérieuse famille. Tu es d’accord avec moi ?

— Mais, de quoi es-tu en train de parler ?

— Laisse-moi continuer. Ne me coupe pas la parole et écoute-moi. J’étais en effet, parfaitement sérieux, et j’avais même haussé légèrement le ton de ma voix. Tu as très bien entendu comme moi ce que disait notre lointain aïeul dans sa lettre ! Il dit que la clef de tout ce terrible mystère réside dans cette porte ! Et cette phrase, traduite dans une langue étrangère, enfin si j’ai bien compris, à mon avis, c’est pour nous dire d’utiliser cette porte afin de résoudre le mystère qui entoure notre famille. Et, papa a dit que l’on traverserait ensemble la porte. Donc, que ce soit nous qui y allions, avec ou sans papa, vraiment Reno, qu’est-ce que ça change ?

— Ça ne change rien, justement ! Si on y va avec papa, on sera là-bas tous les trois. Si on y va sans papa, logiquement, nous serons quand même là-bas tous les trois.

— Comment ça ?

Reno s’avança vers moi et me dit sur un ton maintenant aussi sérieux que le mien.

— Mais oui, réfléchie un peu ! Si on y va sans papa, on sera quand même ensemble. Dès qu’il saura que l’on a traversé la porte sans lui, il nous rejoindra illico là-bas. C’est évident !

— Reno, tu connais papa. Pour lui, une vie est une vie. Et évidemment, c’est la chose la plus importante pour lui. Il ne va pas, en plus de la nôtre, risquer sa vie en traversant lui aussi. Il va nous laisser agir seul. Enfin, j’espère que c’est ce qu’il fera. Reno, nous serons seuls tous les deux. On peut dire que maintenant papa compte sur nous pour rester en vie.

Reno se ressaisit, s’avança encore plus près vers moi et me dit d’une voix calme.

— Tu as raison, Eme. Papa compte sur nous, à présent. On va y aller. Et puis, il vaut mieux protéger deux vies que trois. Je suis prêt ! Tu peux mettre les machines en marche.

— Ah ? Mince !

— Quoi ? Comment ça « Ah ? Mince » !

— Honnêtement ? Tu veux que je te dise ? Je comptais sur toi pour les mettre en marche. C’est toi qui fais des études en mécanique, pas moi.

— OK, Eme. Mais je ne fais pas des études en électronique ou en métallurgie ! Je ne sais pas comment elles marchent les machines à papa !

— Bon, ben, on va improviser alors.

— Super ! Bravo, Eme ! Heureusement que tu es là ! Toi qui es si intelligent.

Il avait dit cela sur un ton moqueur qui faisait aussi là, indéniablement son charme. Cela m’avait, sur ce point, un petit peu vexé.

— C’est bon ! Qu’est-ce que tu crois ? Je ne peux pas penser à tout !

— Tu devrais, des fois.

Reno se dirigea vers la machine principale, celle qui était reliée à la porte. Pendant ce temps, j’étais sur l’ordinateur, en train de chercher le programme qui activerait la porte.

— Enfer ! Il est où ce programme ? Tiens, c’est quoi ça ?

Dans un fichier appelé « Projet Top Secret », il y avait le programme que je cherchais, écrit dans une police originale.

— « KeyGate Activate ». Je pense que ce doit être cela. La main posée sur la souris, mon index cliqua sobrement sur le bouton gauche de la souris, ce qui activa le programme. Celui-ci se déclencha. Une fenêtre apparue automatiquement. Dessus, il y avait écrit : « Entrer votre nom d’utilisateur et votre mot de passe, s’il-vous-plaît ».

— Reno, on a un problème ! C’est quoi le mot de passe de papa !?

— Qu’est-ce que j’en sais ?! Essaie avec sa date de naissance !

Reno avait activé les machines, ce qui faisait beaucoup de bruits dans la pièce. Nous étions obligés de hausser le ton afin que l’on puisse s’entendre. J’entrai sa date de naissance et en nom d’utilisateur. Au clavier, j’inscrivis évidemment Alexis Clarksen. Dès que le mot de passe fut entré, un signalement sonore m’indiqua que le mot de passe était incorrect.

— Enfer !! C’est pas le bon mot de passe !

— Essaie autre chose ! Quelque chose que papa mettrait à coup sûr comme mot de passe…

Je réfléchis un instant, levai la tête au plafond et regardai la lumière bleu clair ronde de l’halogène et enfin, je trouvais la solution tout en cherchant un peu dans ses souvenirs profonds que j’avais vécus avec mon père. Je me souviens d’une discussion importante de ma vie, où il m’avait embarqué en virée avec lui. Il n’arrêtait pas de passer en boucle, sur l’autoradio de sa voiture, cette chanson sur une lune bleue du Kentucky. Je ne sais plus quoi. Une chanson du légendaire chanteur Elvis Presley®. Elle me revenait, tout comme aussi cet inoubliable souvenir de papa en train de nous la chanter, à tue-tête, dans la voiture sur la route des vacances au soleil avec lui.

— Mais oui ! Je suis sûr que ce doit être ça !! Blue moon ! Je tapais sur le clavier le mot de passe que j’avais trouvé et une indication sonore me fit savoir que c’était validé. Puis, la célèbre chanson se lança alors dans toute la maison. Comme si c’était une alarme afin de prévenir notre père. Celui-ci congédia poliment son ami, Maratz, et prit aussitôt le chemin qui menait à son laboratoire souterrain. À ce même moment, Reno et moi étions juste contents d’avoir superbement trouvé le mot de passe. Mon petit frère leva les bras en l’air et s’écria, la mine réjouissante.

— Wou-Hou !! C’est le bon !

Cependant, je regardai immédiatement du côté de la porte, mais je voyais bien que rien ne se produisit. Mécontent de moi, je rétorquai avec insistance.

— Enfer ! Mais, pourquoi ça ne marche pas !

— Si, Eme ! Ça marche ! Regarde l’écran !

En effet, le programme venait de se lancer et affichait maintenant une série de codes binaires, et de couleurs vertes et rouges, en fond d’écran. Une fenêtre venait également de s’ouvrir. Dessus, il y avait écrit « Bienvenue sur notre programme d’activation de la porte des mondes ».

Notre programme ? Est-ce que cela voulait signifier que ce programme avait été créé par papa ? Si c’était le cas, j’aurais bien aimé savoir qui étaient ses collaborateurs. Néanmoins, pour l’instant, je me concentrais sur ce qu’il y avait d’inscrit en dessous. Un texte indiquait que, pour activer la porte, il fallait inscrire un code dans la barre située en dessous du texte. Et qu’après avoir entré le code, un passage s’ouvrirait dans la porte et mènerait quiconque dans… quoi ! Un monde parallèle ! Je n’en croyais pas mes yeux. Et, il y avait une série de symboles qui suivaient, tous incroyablement différents, à quelque chose près.

À ce même moment, un curieux phénomène se produisit à la surface intérieure des parois de la porte. Un étrange vortex lumineux, aux nombreuses couleurs de l’arc-en-ciel et surtout aux flux liquides, venait de faire soudainement son apparition. Nos yeux étaient tournés vers la porte. Je me levai de la chaise qui était placée juste devant l’ordinateur et me dirigea vers la porte, les yeux à moitié éblouis par la lumière de la porte. Je me trouvais à côté de Reno. Celui-ci se tourna vers moi pour me dire, le regard saisi d’enthousiasme.

— Eme, ça marche ! Bon, tu es bien certain de vouloir y aller ?

— Certain ! De toute manière, on ne peut plus reculer. C’est trop tard.

Je fis un pas en avant. Ce fut un pas lent, mais décidé. J’allais encore plus m’avancer lorsque Reno interrompit mon geste en me disant cela.

— Attends, Eme ! Je vais y aller en premier.

J’allais lui répondre quand la voix de notre père arriva jusqu’à mes oreilles. Il tambourinait derrière la porte afin de nous prévenir, de nous alerter. Puis, il nous dit d’une voix très forte.

— C’est vous qui avez déclenché l’alarme de la porte ! Qu’est-ce que vous faites ! Reno ? Émeraude ? Pourquoi avez-vous allumé les machines, sans mon accord ! Ne me dites pas que vous êtes parvenu à l’activer !

Lui aussi, il n’en croyait pas ses yeux. Son sentiment à notre égard était quelque peu mêlé de fierté, mais essentiellement de frayeur et d’inquiétude. Il ne voulait pas perdre ses deux fistons. Ses intentions envers nous étaient là. Il s’écria, en nous alertant.

— Mes enfants ! Faites bien attention à vous ! Si vous entrez dans cette porte, les mystères qui entourent ces mondes inconnus que je n’ai pu découvrir vous atteindront un jour, tôt ou tard ! Et ce jour-là, je ne pourrai être avec vous. Cela ne peut se passer comme ça ! N’y allez surtout pas !

Il recommença alors à tambouriner comme un fou sur la porte de la cave. Il nous criait dessus et en même temps, il frappait sur la porte. Je ne regrettais pas d’avoir verrouillé la porte du labo. Voyant l’acharnement de papa à vouloir entrer dans la cave, je répondis rapidement à Reno.

— OK, vas-y ! Go !!

Reno ne réfléchit pas une seconde de plus et sauta à travers la porte. Son corps tout entier disparu, happé subrepticement par le vortex. Avant de partir à mon tour, je me tournai vers la porte de la cave et entendit toujours papa tambouriner. Il avait aussi l’air de pleurer. Pour le rassurer, je lui dis avec tout mon cœur.

— Papa !! Ne t’en fais pas ! Ce n’est certainement pas à toi d’y aller !! Nous aussi on t’aime et on ne veut pas te perdre ! Fais-nous juste confiance ! Nous sommes tes enfants après tout ! On s’en sortira ! Je te le promets !! On t’aime !!!

Infiniment et sans condition, ça, c’était certain. Après tout, il m’avait écouté et avait même arrêté de tambouriner sur sa porte. Je sentais que tout l’amour qu’il avait pour nous ne nous abandonnerait pour rien au monde et serait présent à jamais avec nous dans les bons comme dans les mauvais moments que nous vivrons forcément là où cette porte immense nous mènera. Ensuite, je pris assurément mon courage à deux mains, attrapa avec hâte la dague qui se trouvait sur la table et l’accrocha, avec un ceinturon fabriqué sans doute par papa dans son labo, à la ceinture de mon jean. J’avais ainsi de quoi de me défendre, au cas où. Sait-on jamais. Puis, j’avançai en direction de la porte, ainsi que vers le vortex lumineux. Lorsque mon corps toucha le vortex, je sentais comme une force invisible qui m’attirait plus ou moins soudainement dans la porte. Mon corps traversa petit à petit le vortex, jusqu’à arriver dans un très étrange et des plus incroyables lieux. Je me trouvais à présent, entre mon monde et le monde où je n’allais pas tarder à atterrir. J’étais en train de tomber dans un puits qui n’aurait pas de fond. C’était l’impression que cela me faisait, en tout cas. Il y avait des tas de petits vortex, couleur bleu cendré, autour de moi, sur les côtés. C’était très curieux, inhabituel, je dirais même. D’après moi, cela pouvait être des sorties. Celles-ci mèneraient incroyablement dans d’autres mondes. Cependant, je sentais parfaitement mon corps endolori qui ne voulait pas tendre vers ces mondes-là. Il continuait seulement de tomber rapidement. Il continuait d’être happé vers le fond. Où allais-je atterrir ? Est-ce que j’allais revoir Reno une fois que je serais arrivé à destination ? Ces questions-là, je devrais être en train de me les poser à ce moment-là. Or, un seul mot pouvait sortir de ma bouche.

Celui que je n’arrêtais vraiment pas de crier à chaque fois que l’envie m’en prenait. Ce mot-là, couru d’avance, c’était évidemment : « EEEEEEEENNNNNFFFFFFEEEEERRRR ! » Je le prononçais à chaque fois qu’il m’arrivait quelque chose de fâcheux, de déplaisant ou de pénible. C’était mon expression, mon mot à moi. Celui d’Emeraude Clarksen, le Montpelliérain ordinaire. Ou, bien aussi, pourrait-on-dire, extraordinaire ? Quelle étrange sensation.

Mon corps était, de plus en plus et de plus en plus vite, attiré vers le bas. Je descendais vertigineusement, que je ne voyais presque plus rien à cause de cette folle vitesse. Une sensation très étrange me parcourait la totalité de mon corps. Mis à part le fait que passer à travers la porte des mondes me donnait sacrément le tournis, je me sentais plus qu’inconfortable, car quelque chose en moi était en train de changer. Autour de moi, il y avait comme des sortes d’éclairs de couleurs vert sapin et vert pomme, qui étaient en train de me frapper, de me foudroyer. J’ai bien cru que ma dernière heure venait d’arriver. Seulement, le jour de ma mort n’est pas encore près d’arriver. J’atteignis enfin la fin de ce périlleux et tumultueux voyage. Je sortis in extremis de cet incroyable et vertigineux endroit. Après avoir ouvert les yeux, je pouvais remarquablement constater que je me trouvais dans un lieu désertique. Je pouvais même presque dire qu’il n’y avait aucun signe de vie à l’horizon. Derrière moi se trouve une porte des mondes, quasiment identique à celle de papa. Elle semblait désactivée. Derrière la porte, à travers elle, le paysage se profilait à perte de vue. Il était désertique, mais surtout proche d’une grande montagne. Je ne voyais qu’un curieux désert aux quelques rochers et autres légers blocs de type rocailleux. À côté de moi, je voyais une personne que je connaissais depuis très longtemps. C’était le cas de le dire. Je ne pouvais vraisemblablement lui échapper. Cette personne était d’une valeur imprononçable, tellement inestimable à mes yeux.

## Chapitre 4

## Ange Valati

Je parlais bien entendu de mon cher frère, Reno. Encore tièdement arrivé au bout de ce voyage aussi incroyable que mouvementé. Une réelle dinguerie. Secoué, j’arrivais vainement à garder sereinement mes pieds sur terre. Je me trouvais en face de la porte. J’avais réussi ma traversée. Aussi incroyable que cela puisse paraître, je pouvais admirablement contempler, après sa désactivation, le paysage qu’elle m’offrait de l’autre côté. Juste tout près de là. Dans un léger enfoncement, une oasis d’eau claire et pure, ombragée par deux palmiers immenses à chaque extrémité, aux nombreuses feuilles uniques et à la ramification d’une densité que je pouvais facilement qualifier de rare.

Je restais presque muet face à cela. Ma bouche s’ouvrit seulement pour laisser sortir pleinement un mot unique, sans précédent.

— Enfer !

Évidemment, on me répondit d’une manière tout à fait instinctive.

— Ou, paradis ?

Je fis illico volte-face et me retrouvai, nez à nez, face à mon frère. Il m’attendait patiemment, derrière moi, sur le sable chaud, toujours bien vivant et en bonne forme. Sans perdre une seconde, je m’avançai vers lui, aussi enthousiasme comme si cela faisait un mois entier que l’on ne s’était pas vu.

— Reno ! Tu es là, frérot ! Je ne suis pas mécontent de te voir, mon frérot. Pendant un instant, j’ai cru que l’on ne se reverrait plus. Que dans la porte, nos chemins auraient dévié et que toi, tu te serais retrouvé bloqué dans un autre monde.

— Mais non, fou ! On est ensemble. Vivants et tous les deux. C’est ce qui compte le plus en ce moment, je dirais, frérot.

— Oh !! Comme vous êtes touchants !

Notre tête tourna brusquement vers la voix qui venait de parler. C’était un homme, à l’allure divine, presque irréelle. C’était un très étrange et surnaturel personnage. Il était posé tout naturellement sur un rocher, si discret que l’on n’avait même pas remarqué sa présence. Il paraissait différent. Je n’avais jamais vu encore quelqu’un comme lui. Sa taille était similairement identique à celle d’un adulte semblant aux alentours des trente-trois ans, mesurant un mètre quatre-vingt quinze et incroyablement doté, à mon sens, en tout cas, d’une musculature impressionnante, immédiatement visible à l’œil nu. Le premier élément troublant chez cet homme était sans nul doute ses mains d’une finesse incroyable. Malgré cela, aux proportions légèrement plus grandes que celle d’un humain normal de taille tout à fait standard. Ses pieds aussi semblaient nettement plus grands que la moyenne des êtres humains que j’avais l’habitude de côtoyer. Je n’avais surtout jamais vu de telles griffes en guise d’ongle, à la rétractabilité digne du plus impérial condor du canyon de Colca au Pérou. Ses cheveux s’avéraient remarquablement soyeux, d’une blondeur éclatante, aux reflets lumineux. En fait, quasiment de couleur blanc. Sa longueur était telle que l’on aurait pu voir en lui un grand Viking aux cheveux très tirés en arrière et étrangement courts sur les côtés. Pour raison de simplicité, il les attachait vers le haut, à l’arrière du sommet de son crâne, en faisant un nœud épais et super solide. Il avait les yeux profondément très clairs et perçants, d’un formidable blanc au pourtour d’un bleu divin, pour signifier qu’il était bien voyant. Un je ne sais quoi de magique dans le fond de ses iris ressortait à certains angles de vue si on se plaçait longtemps bien devant lui. Ses sourcils semblaient prestement tirés sur les côtés. Son nez n’était pas plus imposant que cela, au contraire, facilement reconnaissable, d’une beauté sans pareille, et d’une forme affirmée. On pouvait, de plus, qualifier sa bouche de sage. Elle, à la fois si fine et subtilement raffinée. Seul, sa mâchoire semblait tenir une forme moins formelle, plus ovale sur les côtés, mais sur la face basse, on pouvait y reconnaître aisément sa forme carrée, assez masculinement assumée. Il avait un grain de beauté que l’on pouvait facilement apercevoir sur le côté gauche de son front. Ses oreilles étaient de taille tout à fait ordinaire. Cela dit, légèrement plus fines que les miennes. Surtout pour un être humain comme lui.

Le plus scintillant chez lui était, assurément, ses deux tatouages blancs aussi sur ses bras toniquement musclés. À la lumière chaude du soleil qui tapait juste sur nous, on pouvait y voir clairement des reflets légèrement luisants. L’aspect le plus étrange de son physique était, sans aucun doute, ses ailes. Il avait de belles longues grandes ailes blanches, presque brillantes. Était-ce peut-être dû à la lumière du soleil ? Celles-ci, posées sur lui, partirent d’entre les omoplates pour finirent, pas tout à fait, en bas des chevilles. Du fait qu’elles paraissaient faire qu’un avec son dos, elles semblaient correctement bien placées et s’articulaient magnifiquement bien, de manière unique et singulière. Il était torse nu, mais portait un genre de ceinturon, qui passait de par son épaule gauche. Puis, par la hanche droite pour remonter par le dos afin de former une armature suffisamment résistante pour lui. C’était une ceinture en cuir brut, comme portaient autrefois les guerriers ninjas, ou bien encore les guerrières amazones. Il avait tout de même quelques poils blancs sur une grande surface de son corps. Curieusement, son corps était pourvu également de quelques cicatrices marquées. On pouvait se demander s’il n’avait pas été souvent amené à se battre, ou à faire la guerre. Il était pieds nus et possédait naturellement de petites griffes, pas forcément dangereuses au premier abord, situées au bout de chacun de ses orteils. Il descendit du rocher où il était assis et s’avança lentement vers nous. Ensuite, il s’arrêta à deux ou trois mètres devant nous, nous regarda tous les deux de haut en bas et nous s’adressa sur un ton sérieux, mais plutôt posé, confiant.

— Alors, c’est donc vous ? Je vous imaginais… plus grand.

Je pris en premier la parole et demandai face à cet étrange homme aux ailes blanches.

— Salut ! Ça va ? Qui êtes-vous ? Et, où sommes-nous ?

— Ah oui. C’est vrai. Suis-je bête. Vous ne savez encore rien de ce monde. Il marqua une très courte pause et reprit ensuite. Comme vous ne savez évidemment, je me doute, rien de moi. Je vous dois effectivement quelques explications.

Soudainement, il s’interrompit. À ce moment-là, un rugissement, le plus horrible que j’ai pu entendre de toute mon existence, retentit. C’était un bruit à la fois grave, assez fort, mais surtout, strident. Ce rugissement-là m’effraya. Il était monstrueux. Comme l’étaient, sans doute, ces créatures. L’homme aux ailes blanches avait lui aussi, dans son regard, l’air terrifié et fâcheusement anxieux. Il s’exclama d’un ton inquiet.

— Ils sont là ! Dépêchez-vous ! Nous devons partir ! Allez, vite !

Reno demanda ensuite sur le même ton de voix que lui.

— Mais, qui est là ! Qu’est-ce qu’il se passe !

Reno n’eut pas le temps d’attendre une réponse. L’homme aux ailes blanches le prit solidement par le bras et le posa brusquement sur son dos. Il lui dit de s’accrocher et par la suite, déploya ses grandes ailes et s’envola dans le ciel. J’ai cru pendant un instant qu’ils m’avaient abandonné. Mais, Reno et l’homme aux ailes blanches revinrent très rapidement me chercher. Il me prit par le ventre et s’envola une fois de plus dans le ciel. Reno était sur son dos et moi suspendu dans les airs. Sécurisés par les bras de l’homme aux ailes blanches, qui me tenait solidement au ventre pour que je ne tombe pas. Je regardais le paysage et aussi, l’horizon, là où un nouveau monde à parcourir se dessinait sous nos yeux ébahis. Tout cela avait l’air si magnifique. Le soleil brillait de mille feux. Les plaines et les rivières au loin avaient l’air si belles. Ce monde ne ressemblait pas à celui d’où nous venions. Il était bien plus beau que le nôtre. Mais, je suis sûr qu’il y a aussi de mauvais côtés dans ce monde-ci. Voire même de très sombres côtés. Comme ces affreuses créatures qui nous poursuivaient. L’homme aux ailes blanches accélérait de plus en plus. Il allait si vite, et partait souvent en zigzags qu’il finit par semer nos poursuivants. Quelques minutes plus tard, il nous déposa quelque part, tout près d’une vieille maison inhabitée, quasi abandonnée, avec une grange juste à côté. L’homme aux ailes blanches me lâcha et Reno descendit ensuite de son dos. J’avais mal au cœur et une forte envie de vomir monta soudainement, à Reno et à moi. Nous entrions alors rapidement dans la grange, inhabitée elle aussi, pour aller se soulager dans un coin. L’homme aux ailes blanches se mit à rire puis nous dit ensuite, reprenant son sérieux.

— On va passer la nuit ici. Ce soir, je vous expliquerai pourquoi vous êtes arrivés dans ce monde et je vous dirai aussi qui je suis. Puis, demain nous irons à la ville où je dois vous emmener.

Nous exécutions promptement les ordres de l’homme aux ailes blanches. À vrai dire, nous n’avions pas tellement le choix. Cependant, ce n’est pas pour autant que nous lui faisions confiance. Nous installions, avec ce qu’il y avait dans la grange, un lit où nous pourrions dormir confortablement. Un lit fait avec de la paille. Et le soir venu, l’homme aux ailes blanches fit un petit feu pour nous réchauffer et nous fit signe de nous y asseoir autour. Après s’être assis, sur un petit tronc d’arbre posé par terre, ceux qui servaient sûrement à entretenir le feu de la cheminée de la vieille maison, l’homme aux ailes blanches nous informa d’une voix calme.

— Je pense qu’il est temps pour moi de vous exposer pas mal de choses sur ce monde, et également sur moi. Tout d’abord, je me présente. Je me nomme Ange Valati, fils d’Angelion, le brave. Je suis, malheureusement, le dernier de ma race. Et, je suis également, guide des élus.

Reno s’exclama, s’interrogeant sur le rôle que tenait cet homme, Ange.

— Le quoi ?

— J’ai été choisi par le conseil des sages de la cité des nuages. Mon objectif est de protéger et de ramener les élus devant le conseil. Eux, vous expliqueront plus précisément le pourquoi de votre venue dans ce monde.

Tout était flou dans ma tête. Je ne comprenais rien. Et cette fois-là, c’est moi qui m’exclamai, tout en questionnant cet énigmatique ange.

— Comment ça ! Qui sont ces sages ! Et, pourquoi pensez-vous que nous sommes, nous, des élus ? Les élus de quoi, au juste ! Je ne comprends absolument rien !

— Calme-toi, petit. Je vais t’expliquer tout cela. Les sages de la cité des nuages gouvernaient autrefois ce monde. Mais un jour, ces créatures sont arrivées.

— Celles qui nous ont attaquées, tout à l’heure ?

— Oh oui ! Celles-là mêmes. Elles sont donc arrivées dans ce monde et ont commencé à semer la panique et le chaos. Ici, nous les appelons les « Shraÿks ».

Je me mis à m’exclamer, d’une manière bien primesautière.

— Shraahïksse ! Oui, c’est ce genre de cri là que j’avais entendu !

Ange Valati acquiesça, d’un signe de tête, et dit ensuite.

— Les Shraÿks. Oui, c’est de là que vient le nom qu’on leur a donné. Et, comme je disais si bien tout à l’heure, ces créatures sont arrivées comme vous, par la porte des mondes. Mais, elles n’étaient pas seules ! Il y avait ce fourbe, ce traître !

— Un traître ? répéta Reno.

— Parfaitement ! Il est arrivé lui aussi dans ce monde. Mais surtout, il s’est présenté quelques mois plus tard à l’ancien conseil des sages. Il disait qu’il nous sauverait tous des Shraÿks. Néanmoins, avant toute chose, il voulait une récompense. Les sages trouvaient cela étrange. Toutefois, ils acceptèrent sa requête. Il vient dans ce monde sans rien et veut le sauver des Shraÿks, il pouvait bien se permettre de demander une récompense.

— C’était quoi cette récompense ? demandais-je.

— Qu’est-ce qu’il voulait ? demanda aussi Reno.

— Il voulait une parcelle d’Hellard.

— Une parcelle de quoi ! s’exclama Reno.

Sa voix semblait obscurément fébrile. Elle vacillait légèrement, à cause de l’émotion. Comme s’il revivait ce moment précisément.

— Ce n’était même pas une parcelle qu’il voulait, en fait. Il voulait tout Hellard.

Reno, intelligemment, lui posa une question.

— Hellard est une terre, un continent ?

— Un pays, plus exactement. Le pays que tous les habitants de ce monde redoutent tant. On ne trouve là-bas que les plus mauvaises créatures et les personnes les plus abjectes et repoussantes de ce monde.

— Donc, les Shraÿks ? questionnais-je, intelligemment.

— Oui. Les Shraÿks vivent sur le plus grand mont d’Hellard. Le mont Kornill.

— Mais, pourquoi voulait-il devenir le seigneur de ce pays ? posais-je comme question.

— Tu ne devines pas, petit ? Il voulait créer sa propre armée.

Je compris à ce moment-là, pourquoi nous étions destinés à aller dans ce monde.

— Il voulait détruire ce monde. C’est pour ça que nous sommes ici. Pour l’en empêcher.

— Oui, enfin si on veut. Plus exactement son but serait d’étendre sa part de ténèbres qui émane en permanence de cette infâme personne. Il avait déjà essayé auparavant de s’emparer de la lumière des habitants de ce monde. Et heureusement, il avait échoué, bien comme il faut. Cependant, nous avions nous aussi échoué, car nous avons perdu deux êtres qui étaient chers pour nous, et pour moi. C’étaient les deux premiers élus de la prophétie des sages de la grande cité des nuages.

— Ce qui veut dire que nous sommes les seconds élus de la prophétie.

— Oui, c’est cela. C’est vous maintenant qui allez sauver notre monde des Shraÿks et du Seigneur Maléfique d’Hellard.

Ce Seigneur avait l’air si malfaisant. Je n’arrivais pas à comprendre comment nous allions nous débarrasser de lui. Une question me vint, je la posai bien entendu à Ange.

— Euh, M. Valati ?

— Eh bien ! Détends-toi, tu peux m’appeler Ange.

— Wesh ! Ange ? Je voudrais savoir une chose. Comment allons-nous vaincre ce Seigneur Maléfique ?

— Bah ! Quelle question ! Avec vos pouvoirs !

Nous nous exclamions en même temps.

— Nos pouvoirs ?

— Ah oui, c’est vrai ! J’aurais dû commencer par là. Quand vous avez traversé la porte, vous n’avez pas senti comme des étincelles de couleurs blanches et bleues qui vous frappaient le long du corps.

— Maintenant que vous le dites, oui ! Reno, tu n’as pas senti ça à travers la porte ?

— Si ! Il y avait en effet, comme des étincelles qui me frappaient. Mais, elles n’étaient ni blanches ni bleues. Elles étaient plutôt, de couleur rouge orangé.

— Tu en es sûr ? Moi, quand j’ai traversé la porte, elles étaient de couleurs vertes, exactement vert olive, je dirais.

— Oui, c’est normal. Les anciens élus avaient un pouvoir chacun. Un don de la nature de ce monde. L’un avait le pouvoir de l’eau et l’autre avait le pouvoir de l’air.

— Mais alors, c’est quoi notre pouvoir à nous ?

— Vous, vous devez sûrement posséder les deux autres pouvoirs de Naturía, la déesse de la nature et des quatre éléments principaux qui composent ce monde. C'est-à-dire, il compta sur ses doigts tout en nous regardant, l’eau, l’air, le feu et la terre.

— Ce qui veut dire que je possède le pouvoir du feu ? en déduisit, tout bonnement, Reno.

— Oui, et toi, petit tu…

— Émeraude ! Je m’appelle Émeraude !

— OK, si tu préfères, è-me-rau-de.

Il prononça mon prénom lentement, l’épelant presque. Comme s’il y avait une quelconque difficulté à dire comment je m’appelais. Apparemment, il avait bien compris. Non, c’est vrai. Je déteste que l’on m’appelle « petit ». Bref, Ange poursuivit.

— Donc toi, Émeraude, tu possèdes le pouvoir de la terre et des plantes.

— Moi, qui n’aime pas trop le jardinage et tout ce qui touche à la botanique.

— Et moi alors, on en parle du feu. J’ai toujours trouvé ça très dangereux. Enfin bon, je crois qu’on n’a pas tellement le choix, frangin ?

Ange interagit posément, en leur répondant.

— Non, c’est vrai ça. Oh ! Et puis, vous savez, à leur arrivée ici, les anciens élus n’aimaient pas tellement leur pouvoir. Oui, eux aussi. Mais après s’être bien entraînés, ils se sont vite familiarisés avec et ont appris à le maîtriser correctement.

— J’espère que nous serons à la hauteur, dis-je.

— Oui, vous le serez. Il le faut ! Vous êtes les derniers élus de la prophétie. Si jamais vous échouez, ce monde mourra au creux de la main du Seigneur Maléfique. Je n’aime pas dire ça, mais vous êtes notre dernier espoir.

Tout cela me fit un peu angoisser. Et dire que le sort de ce monde repose dans nos mains. Si jamais nous échouons, ce monde sera perdu. Détruit par le Seigneur Maléfique et les Shraÿks.

Promptement, je me levai et déclarai majestueusement, une main posée sur ma poitrine.

— Moi, Emeraude Clarksen, par mon honneur et mon courage, m’engage solennellement à défendre ce monde, jusqu’à ma mort ! Je tuerai, coûte que coûte, ce Seigneur Maléfique et chasserai les Shraÿks de ce monde, au péril de ma vie ! J’en fais le serment. Si tel est notre destin, alors qu’il en soit ainsi.

Cette phrase était gravée en anglais, un langage connu dans notre monde entier, sur la dague. Reno se mit à applaudir joyeusement des mains. Ange et moi le regardâmes d’un curieux air. Celui-ci s’arrêta alors et dit.

— Excusez-moi si je me suis un peu emporté, mais c’était classe ce que tu venais de dire, Eme ! Et d’ailleurs, je te soutiens à cent pour cent, frangin !

Reno me sourit. Je fis de même, évidemment. Je savais que je pouvais compter sur mon frère. Ange nous regarda et comprit à ce moment-là que l’on était digne d’être les élus de la prophétie. Celui-ci nous fit un petit sourire et nous dit ensuite.

— Je pense que vous serez à la hauteur dans cette périlleuse quête. Il vous faudra bien du courage et vous avez de la chance d’être en très bon terme tous les deux. Les anciens élus ne l’étaient pas. Ce devait sûrement être pour cela qu’ils ont péri lors de leur quête. J’espère que ce ne sera pas le cas pour vous.

— Je l’espère aussi, dis-je en me rasseyant normalement.

— J’ai une question à vous poser, Ange.

— Je t’écoute, jeunot.

— Non, mon nom à moi c’est Reno ! C’est simple.

— D’accord. Eh bien ! Je t’écoute, Reno.

Reno n’aimait pas non plus qu’on l’appelle « petit ». Mais bon, il ne s’était pas présenté. C’était un petit oubli de notre part. Il posa donc sa question.

— Quel est le nom de ce monde ?

— Très bonne question ! J’avais omis de vous le dire, excusez-moi. Le nom de ce monde est… Orlénia.

Il avait dit ce nom avec une grande distinction, comme si c’était une chose importante qu’il avait à nous dire. Je fis alors signifier gentiment, avant que Reno ne prenne la parole.

— Oh ! C’est un joli nom, je trouve.

— Même plus joli que celui de notre monde, ajouta-t-il.

— Pourquoi ? Quel est le nom de votre monde ? demanda Ange avec un petit sourire en coin.

— Notre monde s’appelle… La Terre.

Cela n’avait pas du tout le même effet qu’avec le nom de ce monde-là. J’avais même un peu honte que le nom du monde d’où l’on venait avait l’air, à leurs yeux, si banal et si simple de sens. Ange se permit d’en ajouter là-dessus, tout en restant aimable et amical, même si le ton de sa voix était quelque peu taquin.

— Oh ! Comment dire, c’est… original.

— Allez savoir pourquoi, j’ai l’impression que c’est sarcastique ce que vous venez de dire là, dis-je d’une manière simple et pour rester poli.

— Oui, c’est possible. Il se leva, d’une manière nette et ajouta ensuite. Sur ce, prend fin notre discussion. Il est temps pour vous de dormir un peu. Demain, une grande journée nous attend !

Aller se coucher était effectivement là une judicieuse idée pour nous qui étions complètement à plat de cette première journée, ici, ou là. Dans notre monde, toujours incertain. J'espérai beaucoup passer une bonne nuit. Cependant, je pourrais dire que ce ne fut pas le cas. Non, pas tellement.

A bientôt, pour la suite des chapitres… d’Orlénia

Tome 1.

Imprimé en Allemagne

Achevé d’imprimer en janvier 2024

Dépôt légal : janvier 2024

Pour

Le Lys Bleu Éditions

40, rue du Louvre

75001 Paris